

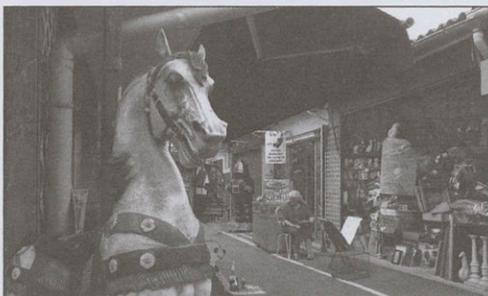
LE 18^E DU MOIS

ÉCOLOGIE PASSAGES À L'ACTE

■ **CANTINES SCOLAIRES
BIENTÔT DES REPAS CUISINÉS
SUR PLACE ?** ▶ P. 2

■ **RÉNOVATION ÉNERGÉTIQUE
UNE COPROPRIÉTÉ SE MOBILISE,
LA BANQUE NE SUIV PAS** ▶ P. 3

■ **ÉCOPLAN 18 LES LIEUX
DE LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE
EN UNE SEULE CARTE** ▶ P. 4



■ **PUCES DE SAINT-OUEN
DANS LES ALLÉES
DÉSERTÉES DU MARCHÉ
D'ANTIQUITÉS** ▶ P. 5

■ **ZOOM SUR LES
POINTS CHAUDS
DE LA CIRCULATION
À VÉLO** ▶ P. 8



■ **ENTRÉE DES ARTISTES**

UN HÔTEL À L'ABANDON REPREND VIE

 ▶ P. 12

■ **D'UNE GARE
À L'AUTRE
BALADE LE LONG
DE LA PETITE
CEINTURE**
▶ P. 10



■ **MIXITÉ
AU COLLÈGE
CASSER LA
LOGIQUE DES
TERRITOIRES**
▶ P. 10

**Terrasses étendues,
riverains tendus** ▶ P. 6



01 Fol 10 32713

UN 18^E ÉCOLO

DU NOUVEAU SUR LE FRONT DES CANTINES

La cantine du collège Aimé Césaire devrait ouvrir dès la rentrée prochaine, pour préparer le passage de relais entre la Sogeres et la Mairie dans les écoles du 18e. Une promesse de campagne d'Eric Lejoindre.

Moins de trois ans. C'est le délai dont dispose le conseil municipal élu fin juin pour mettre en œuvre l'une des promesses les plus emblématiques de la dernière campagne électorale, le retour à une gestion directe des cantines scolaires. D'ici 2023, date de la fin du contrat avec le prestataire actuel (la société Sogeres), environ une dizaine de cuisines de proximité devront avoir été construites dans tout l'arrondissement. Objectif : fabriquer les 14 000 repas servis quotidiennement aux écoliers et collégiens du 18e. Les plats seront cuisinés et distribués le même jour dans les 83 établissements scolaires. Actuellement, ils sont préparés à l'avance dans une cuisine centrale puis réchauffés quelques jours plus tard dans les écoles (lire nos n° 261 et 276).

Des repas préparés sur place

Mais sans attendre la fin du contrat qui lie la Mairie à la filiale de Sodexo, une expérimentation sera menée à partir de la rentrée prochaine dans la cuisine du collège Aimé Césaire (quartier Pajol). Construite en 2010, celle-ci n'a jamais servi. Quelque 800 repas devraient y être préparés pour alimenter les écoles environnantes – et l'établissement lui-même. Un chiffre défini par une clause du contrat accordé à la Sogeres : la Mairie peut diminuer de 5 % maximum les 14 000 repas commandés chaque jour.

Pour préparer le chambardement que représente le retour à une gestion

directe, un cabinet de conseil, Espelia, a été chargé par la Ville de Paris d'établir un diagnostic et d'évaluer d'ici février les différents scénarios pour organiser la production. Il s'agira entre autres de décider le nombre exact de cuisines à construire et leur localisation ou la meilleure manière de sortir du plastique.

Des groupes de travail associant notamment les parents d'élèves seront organisés à l'automne, précise Gérard Briand, l'adjoint chargé de la remunicipalisation des cantines et des services publics, une délégation créée pour l'occasion. « Nous voulons être plus transparents et prendre en compte les résultats de la concertation menée en 2019 », promet-il. « La gestion des cantines est un paquebot difficile à manœuvrer, donc les changements peuvent prendre du temps. Il faut aussi être conscient que la mise en régie est un vrai défi, pour maintenir les tarifs dégressifs selon les revenus, limiter les surcoûts tout en préservant la qualité de l'assiette (60 % de produits bio et interdiction des produits ultratransformés par exemple). »

L'investissement dans les cuisines sera pris en charge par la Mairie centrale, tout comme le coût de l'audit, tandis que la Caisse des écoles du 18e va devenir employeur. Les personnels de service de la Sogeres seront prioritaires pour assurer ce travail et des cuisiniers devront être embauchés.

Satisfaction du collectif

Interrogé sur le revirement de la Mairie sur ce sujet sensible intervenu



Garance Corneville

lors de la campagne, Gérard Briand évoque la « maturation de la discussion » et le rôle de la concertation engagée en 2019 avec les parents d'élèves. De son côté, le collectif de parents d'élèves « Les Enfants du 18e mangent ça », se dit satisfait de voir sa mobilisation porter ses fruits. « Tous les candidats dans le 18e ont fait de nouvelles propositions sur les cantines et en particulier sur la remunicipalisation », relève Anne Renaudie, l'une des membres actives du collectif, très critique vis-à-vis de la qualité et l'origine géographique des produits proposés par la Sogeres, ainsi que de l'attitude de la Mairie.

« Mais nous veillerons à ce que les effets d'annonce soient réellement traduits en actes. En attendant, la Mairie enchaîne audit sur audit, alors que les délais sont très courts. »

L'autre enjeu de la période transitoire réside dans le service rendu par le prestataire dans les trois années à venir, malgré la perte annoncée de ce gros marché. « Il faut que nous arrivions à travailler en bonne intelligence avec eux », estime Gérard Briand, qui se dit optimiste mais vigilant. « La Sogeres dispose d'une expertise sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour mener cette transition. Ils n'ont pas intérêt à dégrader leur image », complète Léa Balage El Mariky, la nouvelle adjointe écologiste chargée de la vie associative, de l'alimentation durable, des circuits courts et des repas scolaires. ● FLORIANNE FINET

QUAND UNE BANQUE CONTRARIE LA RÉNOVATION ÉNERGÉTIQUE

Dans le nord de l'arrondissement, une grosse copropriété est en butte à l'attitude inconstante de la Caisse d'épargne.

Qui la conteste aujourd'hui ? La rénovation énergétique des bâtiments est devenue une nécessité absolue, validée par le récent plan de relance gouvernemental. Mais de l'objectif politique à sa réalisation concrète, il y a parfois un chemin semé d'embûches. Témoin, cette situation ubuesque que vit une grande copropriété à la porte de Clignancourt. En 2015, le 45-55 rue Belliard s'engage dans un audit énergétique après une facture de gaz particulièrement salée. Celui-ci débouche sur des recommandations d'amélioration. La copropriété, qui a l'obligation de faire un ravalement, décide de coupler les deux opérations. Ca tombe bien : la Ville de Paris vient de lancer un programme « Eco rénove Paris – 1 000 immeubles » qui permet de subventionner une partie importante de la dépense. « Dès lors, explique Marie-Hélène Notis, présidente du conseil syndical, nous avons choisi un bureau d'étude thermique et architectural pour réaliser un projet de rénovation. Nous sommes arrivés à un coût global de 3,7 millions d'euros. » Là-dessus, le programme parisien peut prendre en charge 1,2 million, normalement versé après les travaux. « L'objectif est assez ambitieux, explique Marie-Hélène Notis, car la consommation énergétique doit passer de 245 kWh par m² et par an à 100. De plus, les balcons sur rue vont être transformés en loggias, ce qui augmente la

surface des appartements de 3 à 7 m². » Reste la question du financement des travaux pour les copropriétaires. Certains sont très âgés et vivent avec de petites retraites. En assemblée générale, en octobre 2019, le principe d'un emprunt collectif est voté. C'est tout à fait facultatif, tous les habitants ne sont pas obligés d'y recourir, mais cela permet à des copropriétaires d'y accéder dans des conditions plus simples que s'ils contractaient à titre individuel. Depuis 2018, après la disparition du Crédit foncier, la Caisse d'épargne est en charge de ce type d'opérations.

Acrobaties bancaires

La demande d'emprunt collectif qui est présentée devant l'Ecureuil représente 550 000 € pour 22 copropriétaires (sur 115 logements). Curieusement, le Crédit d'épargne qui avait proposé cette opération se rétracte. « La banque espérait sans doute prêter une somme plus importante, croit savoir la présidente du conseil syndical. Dans d'autres immeubles, environ 80 % des copropriétaires ont recours au prêt collectif. » La copropriété a donc décidé d'informer sur ce blocage, notamment l'adjoint au logement Ian Brossat et l'Agence parisienne du climat. « J'ai entraîné les gens sur un projet innovant et citoyen. Et c'est la banque qui va tout bloquer ? », s'emporte Marie-Hélène Notis. Réunis en assemblée générale le 17 septembre, les copropriétaires refusent massivement le chantage de la banque qui voudrait leur imposer un prêt relais avancé couvrant la subvention de 1,2 million d'euros. Grâce à diverses acrobaties, le conseil syndical espère pouvoir assurer le financement de toute la rénovation. Les travaux demeurent programmés pour le 5 octobre. ●

NOËL BOUTTIER

DES INITIATIVES CITOYENNES DANS LA POCHE

Dans un document unique, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les acteurs de la transition écologique dans le 18^e.

Aux commandes de cette belle réalisation, un groupe de cinq personnes, engagées et motivées, habitant ou travaillant dans l'arrondissement. Anaïs et Mona se croisent début 2019 lors d'une réunion publique du conseil de quartier Clignancourt-Jules Joffrin où est initié le projet « mettre en lumière les initiatives écologiques du territoire ».

Leslie, rencontrée lors d'une balade nature et culture organisée par le même conseil de quartier, les rejoint vite. Paul, coordinateur des conseils de quartier et du suivi du budget participatif au service démocratie locale et Pauline, stagiaire, complètent le trio pour l'aide logistique.

Une vingtaine de mois après, de multiples visioconférences hebdomadaires, confinement oblige, une « to do » liste pour se répartir le travail, ne rien oublier et avancer, des centaines de coups de fil et de mails, le résultat est là : EcoPlan 18, une carte papier dépliant « à l'ancienne » recensant les acteurs de l'économie sociale et solidaire (ESS) de l'arrondissement. Et ils sont nombreux, classés en huit rubriques allant de Alimentation à Plaidoyer citoyen en passant par Economie circulaire, Education/Sensibilisation,

Mobilités douces, Nature en ville, Jardins partagés et Composteurs collectifs.

La force du réseau

Pour les dénicher, le groupe est parti du référencement d'Astérya, association créée pour « faciliter l'engagement citoyen pour une société plus solidaire, plus écologique et plus démocratique », où Mona est chargée de mission transition écologique dans le cadre du programme expérimental Boost éco-citoyen et qu'elle a complété avec ses propres réseaux. A leur questionnement « on met quoi ? », Anaïs, Mona et Leslie choisissent de ne parler que des initiatives citoyennes, des collectifs, des associations et de laisser de côté

les acteurs privés. On y trouve ainsi les circuits courts de distribution, les Amap, les associations qui prônent le vélo, les frigos solidaires, les recycleries et autres ressourceries, les boîtes à livres et à dons. Mais aussi les jardins partagés, les fermes urbaines et les composteurs ou encore les centres sociaux et les centres d'animation. La liste est longue !

Leurs objectifs, « faire entrer les habitants par un thème, les composteurs par exemple, puis créer des synergies géographiques ou de centres d'intérêt ».

Et former un grand réseau engagé dans la transition écologique à l'échelle de l'arrondissement.

Les 10 000 premiers exemplaires de la carte, financés par le conseil de quartier Clignancourt-Jules Joffrin, sont largement distribués gratuitement par tous ceux qui y apparaissent. On la trouve également dans le hall de la mairie ou en ligne sur www.participezparis18.fr depuis le 1^{er} octobre.

Vous pouvez contribuer à sa mise à jour pour la future version numérique interactive et aider le groupe d'origine à envisager la suite : balades thématiques, jeux de piste, toutes les idées sont les bienvenues, pour toujours mieux faire connaître la richesse solidaire et associative de nos quartiers. ●

SYLVIE CHATELIN

Pour plus d'informations ou pour enrichir la carte : ecoplan75018@gmail.com



Garance Corteville

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardinot, Brigitte Batonnier, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Dominique Delpirou, Jérôme Demarquet, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Magali Groperrin, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Catherine Portaluppi, Claire Roseberg, Sophie Roux.

Photographies et illustrations : Séverine Bourguignon, Garance Corteville, Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Sophie Roux, secrétaire, Danielle Fournier, secrétaire adjointe Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

ISSN 1259-903

Numéro de commission paritaire 1022 G 82213

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^e DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS



Le marché Vernaison, en septembre 2020.

Jean-Claude N'Diaye

LES PUCES DE SAINT-OUEN FACE À LA COVID-19 PROMENADE DANS UN LIEU MYTHIQUE

L'épidémie n'a pas épargné l'immense Marché aux Pucés que les touristes ont déserté. C'est l'occasion de s'y balader en évitant la foule des années fastes.

Le célèbre Marché aux Pucés de Saint-Ouen souffre lui aussi de l'épidémie de la Covid-19. Succédant aux manifestations des Gilets jaunes et aux grèves de l'hiver dernier, la crise sanitaire a laissé des traces. Les touristes ne viennent plus en masse. Les très nombreux designers, décorateurs, collectionneurs et passionnés du monde entier se font terriblement attendre depuis quelques mois. La fête annuelle de septembre a été annulée. Certes le préfet a autorisé très récemment l'ouverture du marché chaque vendredi après-midi, mais uniquement pour les professionnels, et cela ne semble pas changer la donne. Avant la crise, il s'agissait du cinquième lieu le plus visité en France ! Signe des difficultés actuelles, le restaurant *Ma cocotte*, que le designer Philippe Stark avait conçu et décoré, a fermé ses portes.

Depuis la réouverture du marché le 15 mai, toutes les précautions ont bien été prises par les marchands. Gels hydroalcooliques, masques et surtout moins de monde dans les boutiques. Mais le plus grand et le plus beau marché d'antiquités du monde – 3500 marchands répartis sur sept hectares – ne voit plus venir qu'une petite clientèle d'habités, des promeneurs et quelques passionnés.

Unique et durable

Pourtant les marchandises débordent des étals. La plupart des objets sont en bon état. Des jeux d'échecs, des jeux de l'oie, des peintures, des bou-

geoirs, des bronzes, des sculptures, des montres anciennes, des parements de salle de bains, des commodes, des photos, des magazines, du mobilier ancien, voire très ancien et encore plein de vêtements, on trouve ici pléthore de merveilles plus ou moins encombrantes.

Les marchands ont soin de présenter du bel objet, de l'objet unique mais aussi de l'objet durable. Des armoires, des sièges, des instruments, des fossiles et des silex par exemple, dont certains datent même de plusieurs milliers d'années. Pour trouver la perle rare, il faut prendre son temps, explorer tous les recoins... et arriver tôt ! La marchandise est constamment renouvelée. On pourra découvrir différents styles de mobilier et d'objets très anciens. Les prix vont ainsi de quelques centimes à plusieurs dizaines de milliers d'euros ! Vous aurez peut-être l'occasion enfin, de croiser quelques « people » qui fréquentent les allées de ce marché mondialement réputé. En tout cas si l'on en croit certains marchands...

De marché en marché

Si on choisit d'arriver par la porte de Clignancourt, passé les quelques stands de vêtements et le pont sous le périphérique un peu sombre, on arrive rue des Rosiers pour la visite du plus ancien des marchés, le marché Vernaison. On y trouvera du mobilier, des tableaux, de la vaisselle, de la verroterie, du cristal, des affiches, des jouets, des objets vintage mais aussi des vases, des interrupteurs...

et des objets dont on ne comprend pas à quoi ils pourraient servir !

Juste en face, de l'autre côté de la rue des Rosiers, se trouve le marché Mallassis, avec ses stands estampillés Art Déco, mais pas seulement. On y trouvera également des tapis, des tableaux, du mobilier et des bronzes. Juste à côté, le marché Dauphine, qui regroupe 150 marchands exposant du mobilier ancien et des objets divers et variés, voire insolites. N'hésitez pas à grimper à l'étage : disques, affiches, vêtements anciens et jouets d'époque vous y attendent.

Le long de cette même rue des Rosiers, on trouvera ensuite le célèbre marché Biron. C'est le plus luxueux, plutôt destiné aux grands collectionneurs et aux connaisseurs.

La promenade se poursuit par les marchés Paul Bert, Jules Vallès et quelques autres marchés un peu plus confidentiels. Dans la rue Henri Fabre, bondée à certaines heures, l'ambiance est plutôt « sportswear ».

Trouvailles

Vous pouvez enfin croiser dans certains cafés, Thomas Dutronc jouant de la guitare avec ses potes manouches, et quelques autres célébrités. Cet univers a inspiré et continue d'inspirer beaucoup d'écrivains, de cinéastes, de décorateurs, de designers et de gens du théâtre et du spectacle. De nombreux films ont été tournés dans ce lieu mythique. Entre autres *Marathon Man*, *Frantic*, *Midnight in Paris*... « Ici, les gens ne trouvent quasiment jamais ce qu'ils viennent chercher, s'amuse un marchand. En revanche ils y font quelquefois des trouvailles miraculeuses ! C'est un peu un musée à ciel ouvert où l'on peut emporter chaque objet ». ● JÉRÔME DEMARQUET

AGENDA

Conseil d'arrondissement

Le 3 novembre à 18 h 30 en mairie.

Conseil de quartier

Le 6 octobre réunion de celui de la Goutte d'Or à 18 h 30 à l'école 11 rue Cavé.

LES 4, 6, 13 ET 18 OCTOBRE

La queue du tigre

Au programme des ateliers : A la recherche de l'enfant intérieur de 14 h 30 à 17 h 30 le 4, Construire un lieu sûr le 18 et des ateliers en ligne à 18 h 30, Facilitation graphique le 6 et Initiation aux vision boards le 13. Plus d'info : www.severine-bourguignon-therapie.com/

LES 7 ET 18 OCTOBRE

Quinzaine de la Petite Ceinture

Dans ce cadre, le Hasard ludique organise des déambulations guidées ces deux jours à 14 h et une conférence animée par l'association de sauvegarde du lieu le 18 à 17 h 30.

JEUDI 8 OCTOBRE

Bien voir

Dépistage gratuit des troubles oculaires de 10 h à 18 h dans le hall de la mairie.

Djembé etc

Atelier de découverte d'instruments de musique africains (djembé, calebasse, balafon...) à prix libre tous les jeudis de 19 h à 21 h à la ressourcerie le Poulpe. De nombreuses autres activités sont proposées : conte, yoga, broderie, couture, réparation de vêtements, de vélo... 4bis rue d'Oran.

SAMEDI 10 OCTOBRE

Poésie

Et chansons sous la tonnelle du jardin Rosa Luxemburg avec repas partagé. Organisé par La Ruche des arts de 12 h 30 à 16 h, entrée au 63quater rue Riquet.

MERCREDI 14 OCTOBRE

Jazz

Soirée Boris Vian puis jazz session avec carte blanche à Daniel Choron proposées par la Ruche des Arts à partir de 19 h au Bab'ilo, 9 rue du Baigneur.

MARDI 20 OCTOBRE

Sang

Don du sang en mairie de 14 h à 19 h.



Sandra Mignot

POUR LA DÉMISSION DE CHRISTOPHE GIRARD

Une manifestation a été organisée devant la mairie du 18e pour demander la démission de Christophe Girard, le lundi 21 septembre. L'élu d'arrondissement, délégué au patrimoine et aux dénominations, est en effet l'objet d'une enquête pour « viol par personne ayant autorité ». Il s'est « mis en retrait » de son poste d'adjoint à la culture de la Mairie de Paris. Plusieurs collectifs féministes avaient appelé à ce rassemblement : Les Grenades, EPAPI (Enfants prévention actions pédo-criminologie incestes), Les Attentives, le Comité national femmes... Une cinquantaine de manifestants ont revendiqué que « les élus accusés de viol ne perçoivent plus d'indemnités » et chanté : « Nous sommes fortes/nous sommes fières/et féministes/et radicales et en colère. » S.M.

NOUVELLES TERRASSES DES POUR ET DES CONTRE

En un été, l'apparition de terrasses sur la chaussée a changé nos rues. Mais commerçants, consommateurs et riverains ne sont pas sur la même longueur d'onde.

Début septembre, la Ville de Paris a pris la décision de prolonger l'extension gratuite de terrasses sur des places de stationnement pour les cafés, bars et restaurants jusqu'en juin 2021. La Ville les avait autorisées fin mai, au sortir du confinement, jusqu'au 30 septembre « pour maintenir la diversité et la richesse du tissu économique, appuyer la reprise d'activité et faciliter la mise en œuvre de la distanciation physique nécessaire à la lutte contre la Covid-19 ».

Du point de vue économique, les établissements confirment que, s'ils constatent une baisse de leur chiffre d'affaires (environ 30 %), « sans les terrasses éphémères ils auraient mis la clef sous la porte ». La plupart ont créé ces terrasses, souvent décorées de plantes et de fleurs, en les isolant de la rue avec des palettes, barrières en bois et autres canisses qui donnent un air estival. Dans les voies en pente

de la butte ont surgi des estrades qui permettent aux clients de se restaurer sans pencher. Les menuisiers ont travaillé très vite ! Certes toutes les terrasses ne sont pas forcément réussies mais elles participent à maintenir une diversité paysagère et la vie dans l'espace public.

Halte au bruit

C'est d'ailleurs là que le bât blesse certains. En effet, pour l'instant, les cafés, bars et restaurants les installent sur simple déclaration, en contrepartie du respect d'engagements en matière « de sécurité, de propreté, de mobilité des piétons, de limitation des nuisances sonores et de respect des horaires d'ouverture et des directives sanitaires ».

Une des règles dont le respect fait polémique est l'horaire de fermeture de ces espaces provisoires qui peuvent être exploités de 8h à 22h tous les jours mais qui restent actifs pour certains jusque bien plus tard. Et, comme on le sait, le ton peut monter lorsque plusieurs personnes partagent un verre, et le son grimpe le long des étages où les riverains sont à

Séverine Bourguignon



NATURE

TOUS LES CORPS DE MÉTIER

Les abeilles sont de vrais architectes lorsqu'il s'agit de construire un nid douillet pour leur descendance. La charpentière ne déroge pas à la règle.

Parmi toutes les abeilles qui fréquentent votre jardin ou votre balcon, toutes ne sont pas des domestiques vivant en colonie dans une ruche, loin s'en faut ! La France compte au moins huit cents espèces d'abeilles sauvages ou solitaires, dont certaines sont affublées d'un qualificatif évocateur : maçonne, mineuse, tapissière, cotonnière ou résinière selon la manière

dont elles construisent leurs nids individuellement.

La plus impressionnante d'entre elles est l'abeille charpentière ou xylocope violet (*Xylocopa violacea*) que vous avez sûrement remarquée lorsqu'elle est venue butiner chez vous tant sa taille est impressionnante. Plus grosse que le plus gros des bourdons (le bourdon terrestre), cette abeille peut mesurer jusqu'à 3 cm. Son corps poilu est noir foncé avec des reflets métalliques, encore plus visibles sur les ailes qui paraissent souvent d'un bleu brillant si la lumière les frappe sous un bon angle.

Le dos des deux sexes est fréquemment saupoudré du pollen des fleurs butinées et peut alors sembler blanc ou jaune, mais seul le mâle est caractérisé par les points orangés qu'il



Jean-Claude N'Diaye

la recherche du sommeil. Le conflit entre la rue, devenue plus bruyante le soir, et les riverains est là. C'est la DPSP (Direction de la prévention, de la sécurité et de la protection chargée de la lutte contre les incivilités) qui organise les contrôles pour vérifier qu'il n'y a pas d'occupation abusive (c'est-à-dire sur les trottoirs) et que les horaires sont respectés, donc que le bruit s'arrête à l'heure dite.

Gare aux amendes

Mais, comme le déclare Antoine Dupont, adjoint chargé des mobilités, de la voirie et de la transformation de l'es-

pace public, « il y a beaucoup de dérives de restaurateurs qui utilisent les trottoirs alors que ce n'est pas autorisé ». L'idée est de « libérer de l'espace public pour circuler sans être trop contraint et on arrive à une situation ubuesque, contraire à l'idée de départ ! »

De nombreuses personnes se plaignent de devoir zigzaguer entre les tables et notent que « le respect des distances est vraiment aléatoire », surtout dans le secteur des Abbesses. On connaît ailleurs le cas d'un café qui préfère payer des amendes, nombreuses mais non dissuasives, allant jusqu'à installer des tables devant un banc public, « un cas avéré d'appropriation de l'espace public », plutôt que de respecter la règle. Antoine Dupont voit plus loin : « Qu'est-ce qu'on fait après le 30 juin prochain ? On ne peut pas rester les bras ballants face aux nuisances sonores ! »

Une nouvelle charte doit être rédigée, les contrôles vont augmenter et les amendes atteindre 500 €. Le froid va aussi arriver, mais sera-t-il suffisant pour réguler ce nouvel usage de la voirie, diminuer les nuisances et apaiser les tensions ? ●

DANIELLE FOURNIER

arbore sur ses antennes. Les deux émettent en vol un puissant vrombissement qui pourrait les faire confondre avec des coléoptères.

Au jardin, les abeilles charpentières butinent toutes sortes de fleurs, avec une prédilection pour celles de deux familles de plantes : les labiacées (sauges, lamiers...) et les fabacées (pois vivaces, bagueaudiers, glycines, genêts...).

Charpentière et dragueuse

Très précoce, cette espèce peut être observée au jardin dès février, sur les fleurs de narcisses par exemple, car les insectes adultes ont la faculté de passer l'hiver dissimulés, parfois en groupe, dans une cachette, contrairement à la plupart des espèces d'hyménoptères chez qui seules les reines fécondées survivent à la mauvaise saison.

Ensuite, il faut se reproduire et chez les xylocoques, ce sont ces dames qui draguent ! Elles s'installent dans un endroit dégagé et se précipitent sur les mâles de passage, quitte à se tromper parfois d'espèce dans leur em-

pressement. Elles entraînent ensuite les heureux élus dans la végétation, car elles ne font pas « l'amour en l'air » comme les abeilles domestiques.

Il leur reste après coup, grâce à leurs puissantes mandibules, à creuser une galerie dans du bois mort où elles pourront installer leur descendance. Ces tunnels peuvent mesurer jusqu'à 30 cm de long et compter une quinzaine de chambres qui abriteront chacune un œuf, flanqué d'une provision de pollen pour la future larve (elles confectionnent de une à trois galeries durant leur vie).

Impressionnante mais pas agressive

Plutôt méridional à l'origine, ce gros insecte s'observe de plus en plus souvent dans Paris, profitant peut-être du réchauffement climatique.

Même si elles sont capables d'infliger de douloureuses piqûres, les abeilles charpentières sont débonnaires et plus impressionnantes que dangereuses, aussi accueillantes avec plaisir ces bijoux volants dans nos jardins. ●

JACKY LIBAUD

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Monsieur le juge, le portefeuille est tombé”

Franck* et Ali* comparaissent devant la 23e chambre du tribunal judiciaire pour vol en réunion avec violences.

L'interprète est un habitué des salles d'audience. Trois à quatre fois par semaine il est sollicité par la 23e chambre. Le masque sur le menton, jusqu'à ce qu'on le rappelle à l'ordre, le soixantenaire élégant traduit avec force gestes ce que les prévenus lui expliquent. Il mime les pas, se baisse pour ramasser un portefeuille imaginaire... A croire qu'il était sur place. Les deux jeunes hommes qu'il assiste, Franck, 24 ans et Ali, 22 ans, ont été interpellés le 15 septembre, boulevard de Clichy. Des policiers en civil les avaient repérés en raison des « regards insistants qu'ils jetaient aux passants. » Dans leur rapport, les agents décrivent : « Ils se sont positionnés de part et d'autre d'un homme semblant alcoolisé et ont commencé à lui réclamer le sandwich grec qu'il tenait en main. Puis ils lui ont donné un coup de poing et tenté de prendre ses effets personnels. » Un cycliste qui passait par là a confirmé les vestes du gourmand. Le dossier est un drôle de fouillis. Le juge peine à s'y retrouver. Dans la déposition de la victime, pourtant, aucun coup n'a été porté... Les policiers ont décrit des « griffures sur les bras ».

L'homme se souvient juste d'avoir constaté que son portefeuille n'était plus à sa place puis l'avoir aperçu par terre. On a retrouvé ensuite la carte bancaire dans la poubelle

voisine. « Monsieur le juge, le portefeuille est tombé, et alors le monsieur s'est mis à crier et la police est arrivée », se défend Franck. Ali explique qu'il gagne 1500€ par mois. Pourquoi volerait-il dans ces conditions ? Et le témoin à vélo, qui a aussi déposé ? « Il n'a rien vu », jure Franck. Un vrai complot. L'enquête sociale révèle que Franck, bien que de nationalité française, a passé son enfance en Algérie où son père l'avait emmené, le privant de contact avec sa mère. « Je suis revenu en France depuis deux ans et demi pour la retrouver. » L'avocate prend la parole. Avec un fort accent d'Europe centrale, elle s'exclame : « Oh, de toute façon vous avez déjà pris votre décision, je sais que vous allez suivre les réquisitions du procureur. » Les juges (et l'assistance) sursautent : « Ah non, Maître, ça c'est un outrage ! » Elle poursuit quand même, avec de grands gestes, arguant que la victime ne s'est pas rendue aux urgences médico-judiciaires pour faire constater d'éventuelles traces de coup. « C'est votre puissance à vous de décider, ces individus ont un travail, un logement. Le patron de Franck peut l'aider. Je fais appel à votre extrême clémence. » Finalement, Ali est condamné à six mois de prison avec sursis – son casier était vide. Franck (déjà porteur de deux condamnations) écope de huit mois ferme, deux mois de plus que la réquisition du procureur. Ils pourront être effectués sous surveillance électronique à domicile. Tous deux devront verser solidairement 500€ à la victime.

SANDRA MIGNOT

* Les prénoms ont été modifiés.

ADDENDUM

Nouveaux élus

Dans notre numéro 285 nous vous avons présenté les délégations des nouveaux élus. Certains électeurs se sont émus de l'absence des élus d'opposition (au nombre de sept dans l'arrondissement). Ils ne sont évidemment pas adjoints, mais deux sont conseillers de Paris : Pierre-Yves Bournazel et Rudolph Granier.

A VÉLO, C'EST CHAUD !

PAR STÉPHANE BARDINET, FLORIANNE FINET, SANDRA MIGNOT, JEAN-CLAUDE N'DIAYE

La pratique du vélo explose à Paris depuis le déconfinement. En un an, les déplacements ont augmenté de 65 % dans la capitale. La crainte d'emprunter les transports en commun mais également la volonté de la Mairie de réduire la place de la voiture, volenté affirmée avec le plan vélo en 2016 et les travaux de préparation des JO 2024 expliquent cette hausse de la pratique. Cependant, si la Mairie insiste sur les dernières créations de pistes cyclables et la conservation des coronapistes ouvertes en urgence à l'issue du confinement, de nombreux points noirs demeurent pour installer le vélo comme une alternative facile et sûre à la voiture ou aux transports collectifs. Le 18^e du mois a recensé les points chauds de la circulation à vélo dans l'arrondissement, dont les fameux double sens cyclables, critiqués par les associations qui leur préfèrent des voies protégées. Vous avez sûrement une expérience à partager en la matière, ou à l'inverse connaissez-vous des passages où les vélos constituent un danger pour les piétons où les voitures ? Voici notre sélection, nous attendons vos retours par mail : redaction18dumois@gmail.com



1. Rue Ganneron

L'itinéraire empruntant la rue Ganneron vers la place Jacques Froment est recommandé par les sites comme geovelo.fr pour rejoindre la mairie depuis la place de Clichy. La première portion de la rue Ganneron, en côte, en direction du cimetière de Montmartre, s'avère particulièrement dangereuse en raison de l'étroitesse de la route et du maintien d'une rangée de stationnement. Résultat, les deux-roues se retrouvent obligés de frôler le trottoir voire de monter dessus s'ils tombent par malchance sur un SUV ou un 4x4 (40 % des ventes neuves en France désormais). Une grande prudence est également indispensable un peu plus loin, au moment d'entamer la descente, le long du cimetière, les voitures ayant la fâcheuse habitude de mordre sur le côté gauche et d'arriver en pleine vitesse en haut de la montée.

2. De la place Clichy à la rue Caulaincourt

La jonction Clichy-Caulaincourt est un autre point où les usagers du vélo peuvent se sentir bien fragiles. Le passage de la section du boulevard de Clichy, en provenance de la place, vers la rue Caulaincourt est une piste située sur le trottoir à gauche des voies. A la fin de la piste et pour aborder le pont qui passe au-dessus du cimetière, il faut ensuite, au feu, se lancer dans la circulation, traverser le carrefour en passant de gauche à droite, les véhicules vrombissant à vos trousses pour aborder la montée. Et une fois engagé rue Caulaincourt, impossible de quitter la chaussée si besoin en raison des barrières qui la séparent des trottoirs.

CONTRE-SENS DE LA MORT

3. Rue Marcadet dans le sens ouest-est, entre Damrémont et Duhesme

Là aussi, le contre-sens cyclable est peu respecté dans cette portion de rue souvent encombrée. Au niveau du feu, face à la Poste, les vélos doivent régulièrement se battre face à des deux-roues qui semblent ignorer le marquage au sol. Un peu plus loin, ce sont les quatre-roues qui ont tendance à oublier qu'ils ne sont pas seuls sur terre et qu'ils doivent garder leur droite. A leur décharge, aucune bande en pointillés n'a été prévue pour délimiter clairement l'espace réservé aux vélos. Notre solution de secours : emprunter la bien nommée rue Montcalm jusqu'à la rue Ordener pour rejoindre la mairie.

4. Rue Marcadet, entre Ramey et Simart

Une piste cyclable protégée, récemment créée, remonte à contresens la rue Marcadet, puis soudain disparaît entre les numéros 72 et 82, obligeant vélos et trottinettes à emprunter la chaussée en sens interdit. De plus voitures, camionnettes et camions en tous genres n'hésitent pas non plus à stationner dessus, obligeant le cycliste à se déporter dans la circulation...

VOITURES À VOS TROUSSES

6. Château-Rouge

Avec la densité humaine qui règne sur le boulevard et autour du métro, le cycliste doit souvent se signaler pour rappeler aux piétons qu'ils partagent le trottoir avec la voie cyclable. Du métro Barbès à la rue Doudeauville, sonnette bien huilée, mercis amènes et sourire imperturbable sont de rigueur. Autre passage délicat : pour rejoindre la rue Custine en venant du boulevard Barbès, il vous faudra vos jambes de vingt ans. En effet, la rue Custine ne devient double-sens qu'à l'angle avec les rues Doudeauville et de Clignancourt. Résultat, le choix pour l'atteindre du bas se résume à emprunter la rue Doudeauville ou pire, la rue Poulet puis la rue de Clignancourt, quasiment des cols de montagne pour le pédaleur amateur. Est-ce pour cela qu'on voit nombre de cyclistes emprunter le sens interdit (strict) ou les trottoirs du bas de la rue Custine ? Sinon, vous pouvez toujours marcher sur 50 mètres.

7. Rue Doudeauville, du boulevard Barbès vers la rue Stephenson

Un sens interdit autorisé aux vélos mais gare aux rétroviseurs, la chaussée est étroite, souvent embouteillée avec des livraisons de camions toute la journée. Résultat, entre les deux-roues motorisés et les vélos qui remontent le flux en se faulant où ils peuvent, ce tronçon est à déconseiller au risque de belles frayeurs en tombant nez à nez avec un scooter ou un confrère cycliste.

8. Rue Ordener, de la rue Ernestine à la rue de La Chapelle

Sécurisante de prime abord, cette section débute sur le trottoir puis se poursuit sur la chaussée. Protégée par un muret ce n'est pourtant pas une réussite. Accès peu visible, section trop courte pour être utile, cohabitation difficile avec les piétons sur le pont et les trottoirs, livraison et stationnement sauvage sur la section qui emprunte la chaussée... Le pire étant le carrefour avec la rue de La Chapelle où les vélos dans les deux sens doivent composer avec le flux de piétons, et de voitures qui tournent. Un feu pour les vélos a été récemment ajouté, c'est mieux mais la prudence s'impose.

9. Rue Riquet entre Pajol et La Chapelle

Sens interdit pour les voitures mais autorisé aux vélos. Mais gare, la piste cyclable dessinée au sol n'arrête ni les cyclistes dans le sens des voitures, ni les deux-roues motorisés. Résultat, un passage à se faire des sueurs froides. En arrivant par le pont, mieux vaut pour rejoindre la rue de La Chapelle prendre la rue Pajol sur la droite pour ensuite s'engager dans le quartier de L'Olive. Trente secondes de perdues pour des points de vie gagnés.



MIXITÉ AU COLLÈGE

LA "MONTÉE ALTERNÉE", UN BILAN POSITIF POUR BERLIOZ

Qu'en est-il, quatre ans plus tard, du projet qui, en modifiant la carte scolaire du 18e, tente de lutter contre la fracture sociale? Rencontre avec le principal du collège Hector Berlioz, cheville ouvrière de la mise en œuvre du projet.

Une cour ravissante, repeinte et plantée de deux arbres, aménagée avec des bancs en bois, une belle fresque réalisée l'année dernière illustrant le compositeur qui donne son nom au collège, une récréation tranquille, une école propre, aucun graffiti : en cette rentrée 2020, le collège Hector Berlioz a complètement changé de look et d'ambiance. La mixité sociale au collège serait-elle possible et même source de qualité de vie ?

Mis en œuvre il y a quatre ans, le projet de sectorisation entre les collèges Hector Berlioz et Antoine Coysevox, situés aux deux extrêmes de la carte sociale du 18e arrondissement, porte déjà ses fruits, si l'on en croit le principal du collège Hector Berlioz, Farid Boukhelifa. Pour lui, la mixité est facteur de réussite : «*Quel que soit l'élève, lorsqu'il y a beaucoup de mixité sociale, il va pouvoir trouver quelqu'un qui lui ressemble, et ainsi trouver sa place.*»

Un élève sur deux en bilangue

Le système qui a été adopté pour mélanger «*harmonieusement*» les populations des deux quartiers (différent de celui adopté pour les collèges Marie Curie et Gérard Philipe, basé sur le choix régulé¹) est de réunir en un seul secteur les deux établissements et de regrouper tous les élèves d'un même

niveau dans un collège. Ainsi, en 2017, tous les 6e sont rentrés au collège Coysevox et, en 2018, tous les 6e ont intégré le collège Berlioz : «*On réunit tous les élèves sans discrimination, avec les mêmes équipes pédagogiques : on peut agir ainsi sur la structure du collège, c'est-à-dire obtenir un collège à deux niveaux, ce qui facilite le travail pédagogique et d'encadrement des enseignants.*» Cela a permis également de passer de trois/quatre classes de 6e à neuf, et d'ouvrir trois classes bilangues (anglais et chinois, allemand et espagnol) : un élève sur deux est en bilangue. Pour favoriser davantage encore la mixité, chaque classe de 25 élèves est à moitié en bilangue, ce qui en renforce l'hétérogénéité.

Des recrutements et des locaux

Par ailleurs, le collège a recruté l'année dernière un adulte-relais, un médiateur qui connaît les familles, leur culture, les us et coutumes, et est présent aux conseils de classe pour faciliter la relation avec l'école, ainsi qu'un deuxième CPE. Et cette année, après plusieurs années d'instabilité, un adjoint au principal, poste clef dans l'organisation de la scolarité, pour trois ans.

Un travail est aussi effectué sur le bâti : création d'une maison des collégiens, d'un kiosque à musique, d'un jardin pédagogique et d'une verrière végétalisée, d'un théâtre dans la salle d'art réaménagée, grâce aux projets

des budgets participatifs auxquels le collège a concouru.

La bande géographique porte de Saint-Ouen-porte de Clignancourt, où se situe le collège Berlioz, est une des plus pauvres de Paris. «*Il y a encore quatre ans, le collège était un ghetto pire que dans le 93 ! Le taux d'évitement était très élevé, les problématiques de voisinage nombreuses, d'où l'idée de l'expérimentation à la rentrée de 2016. Il y a eu consensus d'une majorité des acteurs, parents, enseignants, encadrants sur le mode de recrutement... Vu la réputation de Berlioz, on peut comprendre que les parents de Coysevox aient été réticents, mais c'était leur angoisse, pas celle des enfants.*»

On se réjouit du positivisme du principal, mais on comprend également l'inquiétude de certains parents, leur peur du nivellement par le bas, du changement, la peur de l'autre... Surtout que la communication institutionnelle, qui a lancé le projet, n'a pas été des plus

transparente, et que le comité de suivi, constitué de tous les participants, inspecteurs, principaux, élus, parents, directeurs d'école n'assure pas vraiment son travail d'accompagnement, indispensable pour un tel projet : de nombreuses demandes (mesure de la réussite scolaire, de l'ambiance...) formulées à son intention par des parents sont restées sans réponse, malgré le travail entrepris par un chercheur du CNRS, Julien Grenet, membre du comité scientifique du ministère de l'Éducation, plus axé sur les taux de mixité.

Casser la logique des territoires

«*Nous ne sommes pas contre le projet, au contraire, mais contre la manière de s'y prendre*», affirme une mère d'élève de 4e, très impliquée. La première année n'a pas été facile pour toutes les familles, surtout celle de 4e à Coysevox dont les enfants sont allés poursuivre leur scolarité à Berlioz. Des familles n'ont pas joué le jeu et ont préféré inscrire leur

EN BALADE DANS LE 18^E

D'UNE GARE À L'AUTRE

Un petit air de province de la Recyclerie au Hasard ludique en longeant la Petite Ceinture, qui sera notre fil conducteur.

L'ancienne gare Ornano désaffectée en 1934 a repris vie en 2014 avec la Recyclerie, lieu de vie hybride bien connu. Nous commençons ici, sur la gauche, par la rue Belliard le long du talus ferroviaire foisonnant de végétation sauvage. Derrière, on devine les anciens quais, celui de la Recyclerie, juste en bas et en face, plein sud, celui des Jardins du Ruisseau.

Sur le pont de la rue du Ruisseau, vue plongeante sur les rails, sur l'arrière de la Recyclerie et accès au jardin du même nom. S'il est ouvert, descendez-y pour une promenade bucolique au niveau des voies. Ici tout n'est que lux(uriance), calme et volupté. Et profitez-en pour jeter vos bouchons plastiques recyclables dans Polypus, «*créature vertueuse*» aux entrailles transparentes, les Bouchons d'amour s'en serviront pour acheter du matériel pour personnes en situation de handicap.

Petit détour champêtre par la villa des Tulipes sur la droite, impasse pavée, pleine de charme, avec ses anciennes maisons des ouvriers, ses jardinets, ses glycines majestueuses aux énormes lianes qui enjambent la ruelle et un magnifique sorbier des oiseleurs. On revient sur nos pas, on tourne à gauche et on tombe dans l'impasse Alexandre Lecuyer, qui surplombe le boulevard Ney. En face, de l'autre côté du boulevard, coup d'œil sur les fameuses habitations bon marché (HBM), les anciennes HLM.

En reprenant la rue Belliard, on croise la rue du Poteau, qui si on la descend emmène au-delà du boulevard Ney et du tram au Petit Ney, café littéraire associatif dont nous avons souvent parlé dans nos colonnes.

Sinon ici commence la promenade Dora Bruder, terre-plein central bordé d'une rangée de majestueux platanes et de grands bacs plantés entre la rue Belliard

enfant dans le privé, qui n'est pas inclus dans l'expérimentation.

Mais pour l'humaniste convaincu qu'est Farid Boukhelifa, la mixité construit la République, à travers la rencontre avec d'autres représentations du monde, qui finissent par transformer les points de vue : «*L'entre-soi a des effets dévastateurs, c'est à l'école qu'on apprend la tolérance. Cela a permis de pacifier le territoire, en en cassant la logique chez certains gamins : les élèves qui partent de la périphérie et vont à Coysevox n'auraient jamais franchi la barrière invisible qui sépare les quartiers. Ils s'habituent à aller ailleurs, cela augmente leur estime de soi.*»

Progressivement, le changement est sensible. Les incidents dans le collège ont diminué. Le nombre de conseils de discipline est passé d'une dizaine par an à 0 cette année. «*Les enfants sont apaisés, respectueux, ils ont envie d'apprendre, ce mélange les stimule*», assure une professeure de

musique. Une autre mère d'élève est satisfaite pour sa fille, elle aussi en 4e à Berlioz : «*Elle est très bien là-bas. Les enfants y apprennent le collectif, la solidarité, c'est une bonne école de la vie. Il y a tellement de propositions, les sorties, les colonies de vacances. Les possibilités d'épanouissement sont variées, pas seulement au niveau scolaire.*» Autre point révélateur, la stabilité du corps enseignant, quasiment jamais absent. Et les résultats au Brevet ont augmenté de manière substantielle (de 45 % en 2015 à 90 % en 2019). «*Mixer des établissements à ce point aux antipodes, c'était un pari audacieux mais qu'on a réussi*», affirme Farid Boukhelifa. Il y avait un collège à sauver, on savait qu'il y aurait des pots cassés, mais on a joué le jeu», avouent certains parents, pleinement conscients des obstacles encore à franchir. ●

DOMINIQUE BOUTEL

1. Sur un secteur, les parents émettent le choix de l'un ou l'autre collège, mais l'affectation est régulée par un algorithme qui tient compte du quotient familial.

Malgré notre demande il n'a pas été possible de nous entretenir avec la principale du collège Coysevox, ni avec les représentants du rectorat.

LE DIABÈTE ENCHANTÉ

Le diabète est une maladie lourde, qui fait peur, particulièrement en ce moment de pandémie, et qui touche des gens de tous âges et catégories sociales. Mais qui croirait, en la voyant arpenter allègrement les rues de Montmartre où elle habite, ou en lisant son site web *Le diabète enchaîné*, que Nina en souffre ?

La peur est mauvaise conseillère, Nina Tusch en est convaincue, et c'est pourquoi elle a conçu pendant le confinement, avec la complicité d'une autre jeune femme diabétique, un



webzine très documenté qui aborde la question avec légèreté : «*J'ai toujours voulu écrire, mais je ne savais pas sur quoi, et je me suis rendu compte que j'étais à l'aise lorsque je parlais de mon diabète, et surtout que j'aimais en rire, le dédramatiser, que ça peut être fun...*» Cette jeune femme de 24 ans est diabétique depuis huit ans, et le traitement sous pompe à insuline qu'elle suit lui a permis de vivre et de gérer plus facilement la maladie. «*Au fil des années, je me suis rendu compte que j'aimais mon diabète ! Je ne le vois plus comme un obstacle, et si on le traite bien, il peut être apprivoisé.*» L'objectif du webzine, *Le Diabète enchaîné*, «*Le numéro que tu ne t'injecteras pas*», c'est une volonté de Nina de partager cette vision optimiste avec d'autres malades, de les mettre en lien où qu'ils soient, de montrer qu'il y a plein de façons de vivre avec son diabète. Mais surtout de rendre plus accessibles les acteurs du monde diabétique, gouvernements, chercheurs, associations, laboratoires, qui fournissent des données plus pertinentes que ce que les médias peuvent dire de la maladie. Les thèmes abordés dans les quatre numéros déjà en ligne sont en lien avec la vie quotidienne : partir en vacances, reprendre le contrôle sur son diabète, le diabète éco-responsable ou encore parler de son diabète. Les articles fourmillent de jeux de mots (on a particulièrement apprécié pompe-pompe girl), de jargon de spécialistes mais pas trop, de dessins, d'astuces pour mieux vivre, de portraits de diabétiques que la maladie n'a pas empêchés de se réaliser... Bref, c'est un bain de fraîcheur sur un sujet qui a priori ne l'est pas, à l'image de ses auteures, Nina Tusch et Gisèle Nicolas. ●

DOMINIQUE BOUTEL

loin. Les élèves du lycée des métiers de l'hôtellerie (au n° 135), en costume noir et chemise blanche, leur vêtement de travail, se détendent adossés à deux tables de ping-pong installées à proximité. On peut sur réservation et à petit prix déjeuner dans l'un des deux restaurants d'application du lycée.

On traverse en face le square Maria Vérone (1874-1938), présidente de la Ligue française pour le droit des femmes, pour atteindre la rue Bonnet et jeter un œil à deux jolis petits immeubles et leurs mosaïques fleuries (aux n° 21 et 35).

Un peu plus loin sur la gauche, le collège Hector Berlioz à l'entrée de

la rue Georgette Agutte et son curieux portail «*aux allures de petite maison en brique*».

On passe devant l'église évangélique du Tabernacle avant d'arriver au n° 185 devant l'hôtel Deneux construit en 1913 par Henri Deneux. Au-dessus de la porte d'entrée, un architecte est représenté à sa table de travail avec compas et équerre. Magnifique immeuble de trois étages orné de carreaux de grès flammés dans des tons bruns et bleus et surplombé d'une terrasse arborée, il constitue le clou architectural de cette promenade.

Encore quelques mètres et nous voilà arrivés à notre deuxième gare,

celle de Saint-Ouen, fermée elle aussi en 1934, occupée depuis 2015 par le Hasard ludique, autre lieu hybride, où l'on peut descendre sur les quais boire un verre pour clore cette balade. Au-delà, c'est le 17e arrondissement. ●

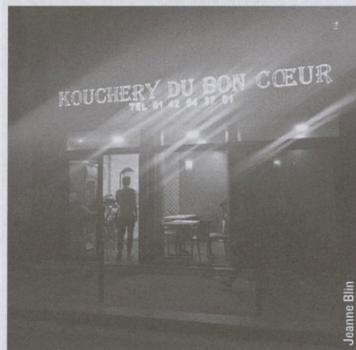
SYLVIE CHATELIN

Le Petit Ney, 10 avenue de la Porte Montmartre. 01 42 62 00 00.

Lycée des métiers de l'hôtellerie, restauration sur réservation uniquement au 01 40 25 93 71.

<https://diabetopole.com/>

Prochain numéro en octobre : Halloween ou la peur du diabète.



130 rue du Mont-Cenis, septembre 2020 : Minuit, l'heure de se coucher, dans un quartier toujours en action !

LA PHOTO DU MOIS

Envoyez-nous une photo en haute définition format jpeg (prise avec un appareil photo ou un smartphone équipé d'un appareil photo de bonne qualité), accompagnée de vos nom et prénom, indication du lieu précis et de la date, et une légende de 150 signes maximum. (redaction18dumois@gmail.com). Insolite, amusant, romantique, ce sera votre vision du 18e tel que vous l'aimez et souhaitez le faire connaître. Nous publierons une image par mois dans notre mensuel et sur Facebook.

Jeanne Blin

DE SQUAT EN SQUAT

Un collectif d'artistes s'est installé dans un immeuble à l'abandon dont la cour abrite l'ancien gymnase d'entraînement de Marcel Cerdan.

Pour la quarantaine d'artistes du collectif, l'heure est au nettoyage et au bricolage plutôt qu'à la création. Un va-et-vient incessant dans les étroits couloirs où l'un installe sa chambre, l'autre un rangement pour ses toiles, pendant que d'autres encore aménagent une vaste cuisine commune et reposent des vitres aux fenêtres avant l'arrivée de l'hiver. Dans les ateliers, le duo Tito-Mulk, deux personnes pour un seul artiste exposé un peu partout dans le monde, pressés de terminer une commande style manga. Ils ne vivent pas avec le collectif mais y occupent leur troisième atelier en deux ans. « *On suit la famille, il y a une vraie énergie.* »

Il règne dans le bâtiment – vide depuis sept ans – un air de fébrilité. A l'entrée, une vache quasi taille réelle, marquée *Le Phare*, du nom du dernier squat du collectif, accueille les visiteurs. Ce lieu a succédé à celui dit *Le Post*, un immeuble vide de huit étages et de souterrains dans le 9e, appartenant à la compagnie Generali, où ils avaient pu installer, en plus des ateliers, un cinéma et un skate-park.

Le boxeur ou l'oiseau

Ici ça ne sera pas possible car la quarantaine de pièces, dont une moitié est consacrée aux ateliers et le reste aux logements, sont petites. Héritage d'un hôtel à l'ancienne seules quelques chambres disposent d'une douche, les autres ne possèdent



Certains artistes sont déjà bien installés dans cet ancien hôtel des Abbesses.

Dominique Dugay



Le plasticien Hugo Behregaray estime légitime l'installation des artistes.



qu'un lavabo. Une ancienne pancarte précise que la douche coûtait 3€. Les membres du collectif, qui se connaissent depuis *Le Post*, *Le Phare* et même depuis le célèbre *59 Rivoli*, ont encore à choisir un nom pour leur nouvelle demeure, un nom en rapport avec le lieu.

« *Le Cerdan* » peut-être, en hommage à l'énorme structure délabrée de 300 à 400 m² en bois et fer qui trône de l'autre côté d'un jardin intérieur mais qui reste interdite. Invisible de la rue, le bâtiment fut, selon la légende, la salle d'entraînement du boxeur au temps où il fréquentait Piaf. « *J'aimerais qu'on s'appelle Le Geai* » suggère Hugo Behregaray, artiste-plasticien franco-néerlandais qui aime le chant de l'oiseau niché dans l'arbre de la cour.

Un lieu de travail et de rencontre

La plupart d'entre eux ne sont pas de Paris où il est dur de trouver logements et ateliers. Lors de précédents squats, ils ont pu s'accorder avec les propriétaires ou signer une convention d'occupation provisoire. La condition ? Partir à la date prévue et respecter les clauses de sécurité et le voisinage. Leur seule revendication ? Le droit au logement, inscrit dans la Constitution depuis 1946.

« *Ces bâtiments sont à l'abandon, on les fait revivre* » poursuit le jeune artiste aux yeux clairs, tarbouche rouge vissée sur la tête. « *On dépense pour*

améliorer le lieu, on travaille dur. Ce n'est pas légal mais c'est légitime. » De plus, laisser un collectif investir de tels lieux évite les frais de gardiennage et empêche l'installation de squats sauvages assurés-ils.

Peintres, sculpteurs, tatoueurs et autres, ils cohabitent sans hiérarchie mais non sans règles. Tout se décide par vote lors d'une réunion chaque lundi. Chacun paye 10 € par mois pour l'eau et les autres factures, chacun fait sa propre cuisine. « *Les autorités sont assez cool avec nous, on nous connaît, on n'a jamais créé de problèmes* », dit Alexandre Gain, un serial squatteur grand et brun de 28 ans.

« *C'est très dur d'être artiste quand on est jeune* » ajoute Roberto Pezet, un franco-hondurien diplômé des Beaux-Arts de Cergy. « *Dans le monde de l'art souvent on est entre soi. Ici je peux travailler, respirer, rencontrer d'autres artistes dans d'autres domaines. Et on vit en totale confiance, il n'y a même pas de clefs sur les portes.* »

Le collectif est actuellement en discussion avec le propriétaire des lieux pour officialiser sa présence. C'est pourquoi nous ne donnons pas encore les coordonnées du lieu. Prochaine étape ? Intervenir dans le quartier et organiser des portes ouvertes. Davantage d'informations dans notre prochain numéro. ●

CLAIRE ROSEMBERG

UN CLUB LECTURE POUR ADOS

La librairie L'Attrape-Cœurs attire les jeunes vers les livres en leur proposant de partager et confronter leurs appréciations.

J'ai aimé les points de vue alternés, on rentre bien dans la tête de chaque personnage. — Oui, mais ils sont trop clichés, et l'intrigue est tirée par les cheveux, on ne comprend pas vraiment les motivations du coupable. — Ça aurait été bien que le mode opératoire soit plus développé. — L'intervention du surnaturel, c'est un peu facile pour résoudre une énigme ! — C'est quand même un bon livre, même si on n'a fait que critiquer... — Ça casse pas trois pattes à un canard, mais j'ai bien aimé. »

Il y a affluence ce vendredi soir pour les retrouvailles du club. Une quinzaine de jeunes – deux garçons seulement – emplissent l'arrière-salle. Et le masque ne freine en rien le rythme des échanges autour des trois thrillers donnés à lire cet été.

Un public plus rare...

A la suite de l'ouverture d'une seconde boutique en 2019, Sylvie, fondatrice de la librairie *L'Attrape-Cœurs* et son associée Erika ont choisi de consacrer le local originel à la littérature jeunesse et BD. Et pour y attirer un public ado qui a tendance

à s'éloigner, d'y animer un club de lecture pour les 13/17 ans.

Recruté sur place ou par flyers, un groupe de huit à vingt jeunes l'a fréquenté jusqu'au confinement. « *On a mis les services de presse – des nouveautés données par les éditeurs – en accès libre dans une bibliothèque réservée au club. Les lecteurs choisissaient librement et pouvaient ne pas finir, la seule condition était de donner son avis. Ils le faisaient sur place, ou remplissaient un carton « coup de cœur », ou témoignaient sur le groupe de messagerie créé pour l'occasion. Ils ont aussi animé des rencontres : avec l'auteur italien Morosinotto et la rédactrice en chef de la revue jeunesse Dong !* » explique Erika.

Pour cette deuxième année, elle souhaite des réunions plus fréquentes, toutes les six semaines, et des échanges plus nourris, en proposant trois livres sur le même thème, avec consigne d'en avoir lu au moins un. Les lecteurs doivent acheter, en moyenne, un livre par période.

...mais tout aussi expert

Les discussions entre ces jeunes qui ne se connaissent pas tous sont tellement fluides qu'une heure et demie plus tard on n'a pas vu le temps passer et on en redemande.

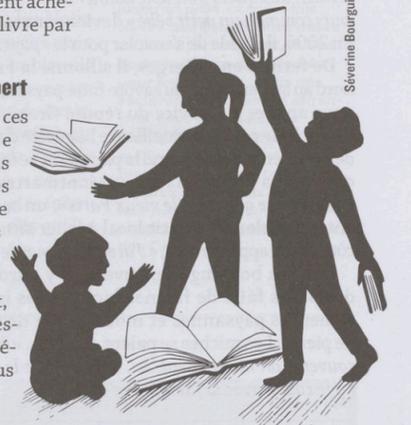
Erika mène le débat, le relance par des questions et parvient aisément à faire parler tous les présents.

Les jeunes lecteurs ont des analyses d'experts, ils parlent de structure narrative, d'amalgames de genre, de psychologie des personnages, établissent des parallèles avec d'autres romans, analysent les accroches des quatrièmes de couverture. Mais ils soulèvent aussi des questionnements plus personnels liés à leur âge, quand une des jeunes filles remarque que « *on n'assiste qu'à des histoires d'amours naissantes entre les personnages, c'est dommage, on aimerait bien connaître les suites de leurs relations* ».

La conclusion, elle, est commune au lecteur de tout âge : « *Un bon livre, quand tu le reposes, tu as envie de rester dedans* », résume une jeune intervenante. ●

MAGALI GROSPERRIN

L'Attrape-Cœurs, 4 place Constantin Pecqueur, métro Lamarck-Caulaincourt, 01 42 52 05 61



Séverine Bourguignon

ARTS DE LA RUE

Le fleurissement des terrasses et la réouverture tardive des lieux culturels ont fait descendre les arts dans la rue. Exposition de peinture et de dessins place Emile Goudeau, spectacle des transformistes de Mixity aux fenêtres du 30 rue des Abbesses ou encore troupes ambulantes issues du Paris latin show (photo ci-contre) ont animé la fin de l'été à Montmartre. L'arrivée de la bise et de la pluie leur permettra-t-elle de continuer à s'exposer ?

S.M.



Sandra Mignot

DE NOUVEAUX VISAGES À LA CONQUÊTE DE LA BUTTE MONTMARTRE

Venus de Corée, du Japon et de Syrie, ces hommes ont pris le chemin de la France pour y trouver la paix, suivre un destin ou plus simplement tenter leur chance. Récemment installés dans le 18e, ces artisans-commerçants espèrent s'y faire une place.

LE BOULANGER NIPPON QUI MONTE, QUI MONTE AU « PAYS DU PAIN »

De petite taille et au grand sourire, Shinya Inagaki s'est forgé une solide réputation dans le monde du pain bio en moins de vingt ans passés en France. Ni baguettes ni croissants dans sa minuscule boulangerie montmartroise entassée de sacs de farine. Ici, ce sont les miches, focaccias et cookies qui attirent les clients.

Rien pourtant ne prédestinait cet artisan de 49 ans à devenir boulanger. Il est étudiant en économie au Japon quand, apprenti dans une boulangerie, il tombe amoureux du pain. « Un jour, j'ai découvert le pétrissage à la main », dit-il. Ce fut une révélation. « Le pain, c'est jamais pareil, aujourd'hui comme ça, demain autrement. » Les farines bio et le levain, auxquels « on doit donner à manger tous les jours comme à un petit bébé » deviennent sa passion. En 2000, il décide de s'envoler pour le « pays du pain ».

De fermes en auberges, il sillonne la France du nord au sud en quête du savoir-faire paysan, travaille onze années au service du réputé Grenier à pain, décroche le prix de la meilleure baguette des Hauts-de-Seine en 2007, apprend la pâtisserie, se fait remarquer par la presse. Habitant Montmartre « j'aime beaucoup ce quartier, le vieux Paris », un beau jour il entend parler d'un petit local à louer situé juste à côté de son appartement. « J'ai eu beaucoup de chance. »

Dans sa boulangerie, ouverte il y a trois mois, des pains faits de farines biologiques issues de semences paysannes et moulues sur des meules de pierre. Les miches se paient au poids. « Au Japon, souvent, on mange seul. Ici, le pain c'est le partage, on le coupe avec la famille, les amis. »

Shinya Pain, 41 rue des Trois-Frères.



UN CORÉEN SANS-PAPIERS ET SA VALISE À CHAUSSETTES

L'histoire de Segi Park est l'histoire d'un carton surprise bourré de chaussettes. Il a 23 ans quand il débarque en France en 2011 pour étudier, car « j'avais envie de vivre à l'étranger et l'université était alors gratuite pour les étrangers ». Inscrit en fac à Montpellier, il reçoit un jour, de la part du père d'un ami, un gros carton de 18 kilos contenant 600 paires de chaussettes. Le donateur, petit fabricant à Séoul, imagine qu'il en fera cadeaux à ses amis.

Un jour, vraisemblablement à court de cash, lui vient l'idée de vendre celles qui restent. Comment faire ? « Je ne savais pas comment fonctionnait le commerce ici », dit-il. Il remplit alors une petite valise de chaussettes, y inscrit le prix et se pose trois fois par semaine sur un trottoir du quartier du Marais. Son petit commerce est si florissant que d'autres



vendeurs à la sauvette s'agglutinent. Ils finissent tous par être chassés par la police.

Sans papiers ni permis, le jeune homme tente les marchés et vide-greniers et négocie des « corners » en boutique, tout en cherchant à se légaliser. « En tant qu'étranger, c'était très difficile de remplir les dossiers, d'obtenir la carte professionnelle. »

Il y a quatre ans, papiers finalement en main, il cherche une boutique et trouve à Montmartre, un quartier dont il « aime beaucoup l'ambiance » un grand local et lance le « 3 paires à 10 euros ». Ça marche, dit-il, selon la règle « bonne qualité, bon prix, bon design ». Les derniers temps ont été durs économiquement, mais ce jeune Coréen calme et posé vient d'ajouter des casquettes à son offre mono-produit et projette d'importer écharpes et chaussettes longues.

Segi Socks, 28 rue Durantin.

RÉFUGIÉ SYRIEN DE 32 ANS, IL LANCE UN PREMIER BISTRO MAIS RÊVE D'UNE CHAÎNE

C'est un tout petit bistro sur le haut de la Butte, à l'ombre du Sacré-Cœur, qui s'enorgueillit d'offrir exclusivement des spécialités syriennes, dont le fameux 'knafe', genre de 'cheesecake' du Moyen-Orient. Si le jeune fondateur de La Maison du knafe réussit son pari, son bistro pourrait devenir « le premier d'une chaîne ».

« Je rêve de voir une Maison du knafe dans chaque ville de France », dit Moulham Abou Kheir. Après six ans en France où il accumule diplômes en économie et en cinéma tout en travaillant, d'abord comme agent de nettoyage, ensuite en tant que responsable marketing chez L'Oréal et BNP Paribas, Moulham a ouvert au mois d'août. Pourquoi Montmartre ? « C'est comme un petit village dans Paris. C'est unique. Il y a un sentiment de voisinage, grâce auquel j'y ai aussi trouvé un logement. »

« Je fais des plats que j'aime, houmous, taboulé, feuilles de vigne. Et le knafe, personne ne fait ça à Paris. Je voulais faire connaître ces petits trésors aux Parisiens. » A part les 'mazze' déjà cités, tous faits maison, il propose un goûteux caviar d'aubergine et des 'makdous', petite aubergine farcie de piment et de noix. Ses trois 'knafe', deux aux cheveux d'ange et un à la semoule, se nomment Naplouse, Jerusalem et Saint-Jean-d'Acre, tout un programme.

L'aventure du bistro à peine entamée, il travaille déjà à lancer un vin syrien de haut de gamme pour les fêtes. « Si tu réussis en France, tu peux réussir partout », dit le jeune entrepreneur, déterminé à aller de l'avant, toujours. « Mon but, ce n'est pas de vivre replié sur mon histoire personnelle mais de créer un avenir. »

CLAIRE ROSEMBERG

La Maison du knafe, 5 rue Paul Albert



FORMER DES ACTEURS LIBRES ET DES CRÉATEURS

Comme Martin Luther King, Patrick Rameau, acteur et metteur en scène afro-américain a un rêve. Le sien est de « libérer les acteurs ».

Enseignant actuellement à Paris au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD), il a créé sa compagnie-école, L'Acteur sans frontières, installée pour la première fois cette année à la cité Traeger pour un atelier de théâtre sur le thème de la conquête des droits civiques des afro-américains aux États-Unis. Son objectif : « Mettre en scène et défendre les valeurs humaines avec des pièces qui parlent de l'oppression aux USA » (des années 60 à nos jours).

Renforcé par la crise actuelle suscitée par le meurtre de George Floyd, ce thème prend toute sa valeur. Comme nous le dit Patrick, ce qui se passe aux États-Unis, c'est « du jamais vu, c'est historique, c'est pire que les lois Jim Crow* » et son projet, dont la présentation commence par « Découvre le pouvoir de la parole contre l'injustice », est une « lettre d'amour pour les gens qui sont dans ce combat ».

La dizaine d'élèves recrutée devra avoir la « volonté d'explorer des œuvres issues du répertoire américain qui abordent l'histoire de la conquête des droits civiques aux États-Unis ». Ils joueront des scènes alternativement en français et en anglais, car « explorer une œuvre dans plusieurs langues permet d'en approcher les nuances, d'en révéler la musique et de découvrir comment la langue façonne la vision du monde et la relation à l'autre ».

Trouver son chemin

Ils aborderont ainsi A Raisin in the Sun de Lorraine Hansberry, « un tournant de la culture noire américaine », première pièce où les Noirs ne sont pas représentés dans leurs rôles habituels d'esclaves ou de servantes ainsi que Dutchman de Amiri Baraka (LeRoi Jones) et, plus récente, Slave Play de Jeremy O. Harris, une « réflexion sur les couples interraciaux et les non-dits qui les entourent ».

Les cours seront assurés par Patrick Rameau et Eirin Forsberg, elle-même actrice polyglotte. Ils s'adressent à des jeunes adultes et des adolescents à partir de 15 ans pour « former des acteurs libres, des créateurs qui trouvent leur propre chemin », déjà le rêve de Patrick Rameau lorsqu'il enseignait à l'American Academy of New York. ● SYLVIE CHATELIN

Ateliers le mardi de 17h30 à 19h30, 550€ + 15€ d'adhésion annuelle. Cité Traeger, 19, rue Boïnod, <https://www.actorwithouthouders.com/about>, rameau_16@hotmail.com ou 06 45 47 16 56

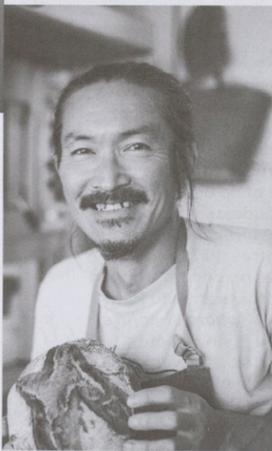
*Les lois Jim Crow, effectives jusqu'en 1964, sont les lois issues des Black Codes mises en place par les États du Sud après la guerre de Sécession pour entraver les droits des esclaves nouvellement affranchis. Elles légalisaient la ségrégation dans les lieux publics et instituaient le principe « separate but equal », séparés mais égaux. Elles tirent leur nom du personnage d'une chanson très populaire, « Jump Jim Crow ».

LE GYMNASSE DE LA RUE MADELEINE REBÉRIOUX

Vue de la grande salle du nouveau gymnase au 6 rue Madeleine Rebérioux, auquel on accède aussi par le jardin du 122 rue des Poissonniers. Une belle salle avec son bardage en bois vertical intérieur qui confère une chaleur au lieu. A noter également la légèreté de la structure, constituée d'une carcasse métal qui assure la résistance nécessaire à l'activité d'agriculture urbaine au-dessus. Elle est également équipée de sondes géothermiques insérées avec les pieux de soutènement pour restituer de la chaleur naturelle. Le gymnase a ouvert ses portes en septembre mais n'est pas encore répertorié sur le site de Paris.fr. Si le centre est encore en rodage, plusieurs associations proposent déjà des activités régulières : basket, cross/cardio-training, boxe, danse africaine, fitness suédois, danse ou badminton. Se renseigner directement au centre. S.B.



Stéphane Bardinet



UN LIVRE-TÉMOIGNAGE DE PARENTS

L'une des bonnes surprises de la rentrée à la Goutte d'Or, c'est la sortie du livre du groupe de parole des parents de l'association des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO).

En ce mercredi de rentrée, le groupe de parole des parents d'EGDO reprend son rythme mensuel et découvre le livre *Paroles de parents* qu'ils ont écrit à plusieurs mains. Il raconte leur histoire, collective et personnelle, retranscrit leurs discussions et les actions qu'ils ont pu mener ensemble depuis 1999. Un livre précédé d'une belle dédicace à une bénévole de l'association décédée cette année, Nadia Djabali, ancienne rédactrice en chef de notre journal.

Le groupe de parents est plutôt féminin. Il reflète la population cosmopolite du quartier où se côtoient des personnes de multiples pays. Leur point commun ? Leurs enfants participent ou ont participé, parfois même il y a longtemps, à une activité de l'association.

Ce qui fait battre nos cœurs

En 20 ans, certains sont partis, d'autres arrivés. Mais demeure le besoin d'expression et d'échanges des parents en accompagnant leurs enfants aux activités d'EGDO (théâtre, musique, échecs, dessin, atelier journal, foot, taekwondo, accompagnement scolaire...). Ils parlent de leurs difficultés, de leurs réussites, de « ce qui fait battre nos cœurs ». C'est-à-dire ? Et bien, « regarde, c'est écrit là :

les bonnes notes des enfants, la violence de l'extérieur, faire coucou à Lydie ou Bénédicte [la directrice et une salariée d'EGDO, ndlr], les bagarres, la religion, les filles qui grandissent... ».

Les parents sont fiers de tenir en mains ce bel objet : « Je n'aurais jamais cru qu'on soit capable de faire ça ! » On évoque les souvenirs, comme cet atelier d'écriture orale, tout un week-end à Angers. « J'ai participé à toutes les réunions depuis décembre 1999. A chaque fois que je rentre chez moi, je vais bien. Ça m'aide à dire les choses, à m'exprimer plus facilement. »

Echanger et agir

Il y a des rires, quelques larmes aussi. Mais, comme d'habitude, on improvise, on parle de ce dont on a envie. Les deux animatrices s'adaptent, laissent les

mots venir, participent à la discussion sans avoir rien prévu, sinon s'être préparées à accompagner et accueillir la parole. Et l'on retrouve dans cet ouvrage la richesse des questionnements et la volonté de ces parents de devenir acteurs de leur quotidien. En allant parfois jusqu'à monter des actions ensemble : par exemple lorsqu'ils ont réussi à faire cesser les rixes opposant des bandes de jeunes des 18e et 19e arrondissements. Comme une façon de trouver des réponses plus adaptées que celles proposées et essayées par les travailleurs sociaux, les enseignants, les politiques.

On comprend alors tout le sens de ce que certains appellent un peu pompeusement l'empowerment, ou plus simplement le pouvoir d'agir. C'est le sous-titre qu'ils ont choisi. Ce livre est une belle démonstration de ce que le savoir, produit par le collectif à partir de son expérience, peut changer dans les conditions d'existence de chacun. ●

SOPHIE ROUX

Paroles de parents - Le pouvoir d'agir ensemble, éditions Champ social, 20 €.



Sophie Roux

Les Enfants de la Goutte d'Or

L'association Les Enfants de la Goutte d'Or a été créée en 1978 par des habitants de ce quartier populaire. Quarante ans plus tard, EGDO accueille 500 enfants, adolescents, jeunes adultes et leurs familles. Avec sept permanents et plus de cent bénévoles actifs, l'association mène un travail éducatif qui s'appuie sur une palette variée d'activités pour que les enfants et les jeunes trouvent les moyens d'exprimer leurs talents et de s'épanouir.

EGDO, 25 rue de Chartres

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- p Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17 €
- p Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29 €
- p Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56 €
- p Abonnement d'un an à l'étranger :35 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois*

- p J'adhère pour 1 an :20 €
- p J'adhère pour 2 ans :40 €
- p Je soutiens l'association :80 €

*comprend l'abonnement pour 1 an

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

En bref...

MUNICIPALES À LA GOUTTE D'OR, LE FILM !

Si vous avez raté la projection sur France 3 Ile de France du documentaire *Municipales à la Goutte d'Or, chronique d'une drôle de campagne*, il est possible de le voir en replay sur le site de la chaîne jusqu'au 12 octobre. Les réalisateurs Soizic Bonvarlet et Nathael Rusch, habitants de la Goutte d'Or, ont voulu « déconstruire les discours stigmatisants sur ce quartier et montrer que ce sont des clichés », même si le projet initial « s'est un peu déléité au profit de la crise sanitaire ».

Vous y retrouverez six candidat.e.s que les réalisateurs ont suivis, quelques instants du débat organisé le 7 mars par *Le 18e du mois* et la Ligue des droits de l'homme et des moments de campagne... en attendant les prochaines élections, les régionales. DANIELLE FOURNIER

UNE NOUVELLE LIBRAIRIE

Le Pied à terre, ainsi s'appelle la nouvelle librairie, indépendante et généraliste, qui vient d'ouvrir ses portes au 9 rue Custine. « Être un repère dans le quartier, un lieu où l'on se pose et se ressource », telle est l'ambition du trio de jeunes libraires rêvant de « leur lieu à eux ». Un bel espace de 100 m² (l'ancien magasin de fournitures pour peintres) offrant ses rayons de littératures française et étrangère, polars, vie pratique et son « arrière boutique », consacrée à l'image (BD, beaux-arts, jeunesse). Une nouvelle adresse aussi pour un jeune public après la fermeture cet été de la librairie Les Enfants sur le toit, rue Ramey.

BRIGITTE BATONNIER



Jean-Claude N'Diaye



Jean-Claude N'Diaye

PARTITA POUR UNE HOSPITALITÉ MANIFESTE

La Partita no 2 BWV 826 de Bach, un piano 1/4 de queue, des hommes, des femmes, des enfants, venus de loin ou pas, différents mais uniques, qui dansent ce samedi 19 septembre dans la cour du Maroc, « Fontaine pétillante du Jardin d'Eole » comme le dit joliment Laetitia Angot de la Permanence chorégraphique porte de La Chapelle qui a orchestré cette chorégraphie. Ici se joue tous les matins une solidarité en action grâce aux Petits déjeuners solidaires. S.C.

Merci !



Jean-Claude N'Diaye

Un grand merci au Bois Dormoy qui nous a accueillis et nous a permis de nous réunir en toute sécurité pour le comité de rédaction du 18e du mois.

GRANDES CARRIÈRES

FUTURES CHAMPIONNES DE FOOT, CHAMPIONNET SPORTS RECRUTE !

Parmi les tous premiers clubs du 18e en nombre d'adhérents, le vénérable Championnet sports vient de combler une lacune : il propose cette rentrée aux sportives fans de football, l'ouverture de six groupes. L'association, qui a noué début 2020 un partenariat avec le Paris FC, un club professionnel de D2, espère devenir une référence dans le nord de Paris en matière de football féminin.

Dès six ans, les filles peuvent s'initier à ce sport collectif. Les entraînements ont lieu soit au stade Jesse Owens, soit sur le nouveau terrain construit en 2019 sur le stade Bertrand Dauvin, du lundi au

vendredi, selon les catégories. Près de 80 footballeuses sont déjà inscrites, mais il reste des places, quel que soit l'âge et le niveau. Qui sait, la prochaine Amandine Henry, capitaine de l'équipe de France, est peut-être parmi elles ! ● F.F.

Championnet sports, 14-16 rue Georgette Agutte, métro Guy Moquet ou Porte de Saint-Ouen, 01 42 29 84 79, championnet-sports.fr

Stade Jessie Owens, 172 rue Championnet, métro Porte de Saint-Ouen

Stade Bertrand Dauvin, 12 rue René Binet, métro Porte de Clignancourt



DR

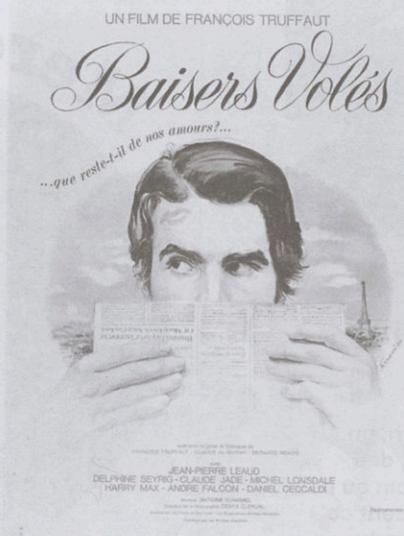
LE 18^E SUR GRAND ÉCRAN

Second épisode de notre série consacrée aux tournages réalisés dans le 18e. Avec la couleur sont arrivés les films à succès et les budgets croissants du cinéma. De *La Grande Vadrouille* à *Mesrine, L'Ennemi public n° 1*, en passant par *Les Ripoux* ou *Monsieur Batignole*, l'arrondissement continue d'attirer les réalisateurs.

Gérard Oury, qui avait déjà remporté un beau succès avec *Le Corniaud*, prend Montmartre pour décor de l'une des scènes de son film, *La Grande Vadrouille*, qui est encore aujourd'hui reconnue comme l'une des meilleures comédies à la française. Il s'entoure de la même équipe technique et du tandem d'acteurs vedettes, Bourvil et Louis de Funès, pour offrir au plus large public un voyage burlesque et endiablé dans la France des années 40, durant la Deuxième Guerre mondiale. À la sortie du film, en 1966, les avis sont partagés. Certains critiquent (trop) durement « ce divertissement, laborieux et vulgaire ». D'autres saluent l'inventivité du scénario, la performance d'acteurs ainsi que l'introduction du rire et de la pantomime – c'était un pari risqué – dans un film qui évoque une période tragique encore très présente à l'esprit des Français. Quoi qu'il en soit, *La Grande Vadrouille* est un succès public sans précédent. Le film détiendra longtemps le record du nombre de spectateurs, avec plus de 17 millions de billets vendus lors de sa première exploitation (de 1966 à 1975). En 2020, il n'a pas pris une ride et l'on rit encore des aventures rocambolesques de nos deux héros. La scène tournée à Montmartre se déroule à l'intersection des rues du Mont-Cenis et Saint-Vincent. Deux soldats allemands à vélo repèrent des parachutistes anglais dans un immeuble situé en haut des escaliers, qu'ils descendent alors à toute allure. Les prises de vue ont été réalisées à partir d'une grue Louma.

En 1968, Truffaut revient dans l'un de ses arrondissements préférés pour tourner le merveilleux *Baisers volés* : « J'avais la volonté de faire un film, expliquait-il, dans lequel on suivrait Antoine Doisnel, personnage créé par Jean-Pierre Léaud dans *Les Quatre Cents Coups*, mais qui serait entouré par de nombreux autres personnages, l'occasion de donner de très bons rôles à de nombreux acteurs... » Lorsque l'action commence, Antoine sort de prison, à l'issue d'un service militaire plutôt agité. Il retrouve la vie civile, sa petite mansarde à Montmartre et, naturellement, il cherche du travail. Il sera tour à tour dépanneur de télévision, manutentionnaire et veilleur de

nuit à l'hôtel Alsina, 39 avenue Junot. C'est là qu'il se fait « piéger » par Monsieur Henri (Harry-Max), venu faire un constat d'adultère. Le détective, pris de remords, l'invite à prendre un verre au Cépaga Montmartrois, 65 rue Caulaincourt. En descendant les escaliers de la rue Juste Métivier, le protagoniste rencontre un copain qui essaie de récupérer un journal dans une poubelle. On distingue un garage Panhard au bas de la rue. Au carrefour des rues



« En 1968, Truffaut revient dans l'un de ses arrondissements préférés pour tourner le merveilleux *Baisers volés*. »

Caulaincourt, Damrémont et Joseph de Maistre, devant le cimetière de Montmartre, Antoine a un accrochage avec la voiture d'un autre personnage du film, Lucien Darbon. L'ancien commerce Électricité et téléviseurs, que l'on voit à l'angle, est devenu un supermarché bio.

Zidi, Beineix, Cappadoro...

L'Animal de Claude Zidi (1977) ne retiendra pas trop notre attention. Il vaut surtout pour la cascade impressionnante de Jean-Paul Belmondo dans les escaliers du Sacré-Cœur, devenue une scène culte. Par contre, redécouvrons le court-métrage méconnu de Robert Cappadoro, *Sybille*, nommé au César du meilleur court-métrage en 1980. Le synopsis est d'une apparente simplicité. Sylvain, collectionneur de films, achète un jour aux Puces un boîtier contenant une pellicule sur lequel on peut lire « Sybille »... Le film est constitué d'un unique plan, en noir et blanc, montrant une jeune femme, très

belle, silencieuse, énigmatique, à l'intérieur du funiculaire de Montmartre, tandis que derrière elle, défilent les jardins du Sacré-Cœur déserts. Très content de sa trouvaille, Sylvain invite un ami à venir chez lui assister à une projection... C'est à ce moment que tout bascule vers le fantastique : les deux copains s'aperçoivent que le film a subi une incroyable transformation et qu'il y a dans cette bobine quelque chose d'étrange qui ne va cesser de les intriguer. On peut voir ce court-métrage sur Internet.

En 1981, *Diva* de Jean-Jacques Beineix, « cinéma de look » produit par Luc Besson, contient quelques scènes tournées rue Antoine. En 1984, *Les Ripoux* de Claude Zidi nous plongent vraiment dans le monde interlope des voyous du 18e et au cœur des petits trafics de la capitale. Philippe Noiret en vieux ripou truculent et épicurien, et Thierry Lhermitte en jeune coéquipier novice et incorruptible (au début du moins) sont au sommet de leur art. Parmi les lieux de l'arrondissement qu'ils arpentent ou fréquentent, citons l'escalier de la rue Foyatier, immortalisé par Brassai, le funiculaire qui le longe, la « cantine » de la rue Championnet (aujourd'hui, le café La Renaissance), le café Le Belliard qui fait encore le coin de l'avenue de Saint-Ouen et de la rue des Épinettes. Puis les voilà en patrouille rue Victor Massé, tout près de Pigalle, rue Sainte Éleuthère, boulevard de Clichy, en visite rue des Roses... Le film a reçu deux César, celui du meilleur film et celui du meilleur réalisateur.

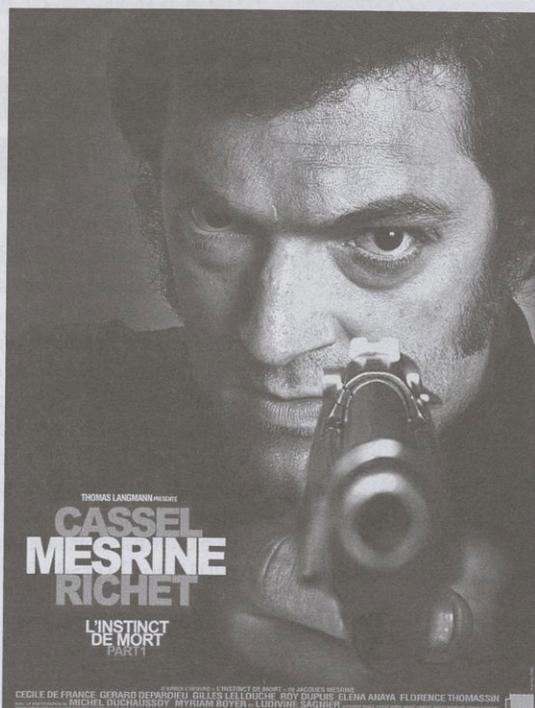
Des Ripoux aux Rendez-vous de Paris

Claude Zidi fait revivre ses personnages quelques années plus tard, en 1990, dans *Ripoux contre ripoux*. Les inspecteurs René et François (Noiret et Lhermitte) sont suspendus, mais leurs remplaçants sont encore plus corrompus qu'eux... À défaut de revoir le film, regardez sur Internet la bande annonce très réussie : la vue sur Paris depuis le Sacré-Cœur (classique mais on ne s'en lasse pas), le funiculaire encore et toujours, le métro aérien, le boulevard de La Chapelle...

En 1995, Éric Rohmer réalise *Rendez-vous de Paris* composé de trois courts métrages qui sont autant d'épisodes de séduction amoureuse. Dans le second, *Les Bancs de Paris*, un homme et une femme se baladent dans les rues de Paris, à la façon de touristes. Ils se perdent au milieu des tombes du cimetière Saint-Vincent, jouent la comédie du savoir devant le *Bateau-Lavoir*, place Émile Goudeau, font semblant de chercher un hôtel dans lequel ils n'entreront jamais.

Passons sur *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* et le Café des 2 Moulins devenu le lieu de passage obligé de tous les touristes pressés pour mentionner *L'Auberge espagnole* de Cédric Klapisch, sorti en 2002, et dont

« De nombreuses scènes de *L'instinct de mort* et *L'ennemi public numéro 1* sont tournées boulevard Ornano, porte de Clignancourt, rue Affre, rue Belliard, rue du Mont-Cenis... »



un film de
ROSE BOSCH

LA RAFLE.



« Les abords de la rue de l'Abreuvoir, qui accueille les équipes de tournage de *La Rafle* sont replongées dans l'atmosphère des années 40. »

Quand il revient du service militaire en Algérie, il s'installe dans un appartement rue Boinod. Paris restera son port d'attache. Au retour de ses voyages, il vit à Château Rouge, avec sa copine Soledad et durant les dernières années, il trouve une planque rue Belliard au numéro 35. De nombreuses scènes sont tournées boulevard Ornano, porte de Clignancourt, rue Affre, rue Belliard, rue du Mont-Cenis, rue du Ruisseau, rue Stephenson.

De Mesrine au Petit Nicolas

Voici ce que les auditeurs pouvaient entendre sur RTL en 2007 : « *Le tournage de L'Ennemi public n° 1, film de Jean-François Richet sur Jacques Mesrine, a lieu actuelle-*

ment porte de Clignancourt à Paris. Le quartier a en effet été bouclé pour le tournage de la fin de la cavale du gangster, le 2 novembre 1979. Il était alors tombé dans l'embuscade des hommes du commandant Broussard et avait trouvé la mort, son corps criblé de dix-neuf impacts de balles. Cette superproduction de 35 millions d'euros, avec Vincent Cassel dans le rôle de Mesrine, devrait sortir cet automne. Surnommé « l'homme aux 100 visages », Jacques Mesrine avait revendiqué une trentaine d'assassinats et était connu au début des années 1970 pour des braquages et des évasions. »

Les anciens et les plus jeunes n'ont pas oublié le succès, jamais démenti, des aventures du *Petit Nicolas* imaginé par Goscinny et Sempé : un petit garçon espiègle qui raconte sa vie quotidienne

deux scènes se déroulent à Montmartre : rue d'Orchampt, lieu du premier baiser entre Xavier (Romain Duris) et Martine (Audrey Tautou) ; le café Au Soleil de la Butte, 32 rue Muller, où Martine largue Xavier.

De Montmartre à la porte de Clignancourt

Deux films sortis la même année, *Monsieur Batignole* et *Tais-toi*, contiennent quelques scènes tournées dans l'arrondissement, mais il faut attendre 2006 pour que Montmartre retrouve sa vraie place au cinéma. Dans *Paris je t'aime*, film à sketches, sorti en 2006, Bruno Podalydès filme un automobiliste énervé qui cherche désespérément une place dans les rues de Montmartre et finit par se retrouver nez à nez avec une femme qui s'évanouit. Il

cherche maladroitement à l'aider en l'installant à l'arrière de sa voiture... une comédie douce-amère sur la condition de célibataire.

Les deux films réalisés par Jean-François Richet, en 2008, *L'Instinct de mort* et *L'Ennemi public n° 1* retracent, en deux volets, le parcours chaotique de Jacques Mesrine, tombé sous les

balles des hommes de l'Antigang, le 2 novembre 1979, porte de Clignancourt. Vincent Cassel dans le rôle de l'ennemi public numéro 1 signe une performance mémorable. Le 18e occupe une place centrale dans le film. En effet, sa jeunesse, Mesrine l'a passée du côté de Pigalle, à fréquenter les bars et les filles, les cinémas aussi, avenue de Clichy.

« Jean-Paul Rouve a tourné dans le restaurant La Mascotte, une scène de son film *Les Souvenirs*, avec la regrettée Annie Cordy. »



LES SOUVENIRS

un film de
Jean-Paul ROUVE



tournant autour de ses parents, ses copains, l'école, parfois sa grand-mère, l'oncle Eugène et sa petite voisine Marie-Edwige. En 2009, pour fêter le cinquantième anniversaire de sa création, Laurent Tirard en fait un film remarqué. On y retrouve des visages connus, tels ceux de Valérie Lemercier, Sandrine Kiberlain, Michel Galabru, Gérard Jugnot... Des scènes d'extérieur sont tournées devant l'école élémentaire Foyatier, au pied du funiculaire du Sacré-Cœur. Les scènes d'intérieur se déroulent dans l'enceinte du lycée Jacques-Decour, situé dans le 9e arrondissement, avenue Trudaine.

Recréer les années 1940

C'est au pied du Sacré-Cœur, où vivait une partie de la communauté juive parisienne, que le tournage de *La Rafle* commence le 15 mai 2010 sous la direction de Rose Bosch. Les abords de la rue de l'Abreuvoir, qui accueille les équipes de tournage sont replongés dans l'atmosphère des années 1940, à la grande surprise des touristes qui croisent des figurants en uniforme d'officiers nazis ou des enfants portant l'étoile jaune. Deux familles juives s'efforcent de continuer à vivre malgré les vexations et les brimades subies. Mais le 16 juillet 42, tout bascule... Le Vél' d'Hiv' puis la déportation.

Dans l'émission d'Europe 1, *En balade avec*, Jean-Paul Rouve évoque, en octobre 2017, le Montmartre qu'il aime, ses cafés notamment : « Il y a des endroits fréquentés par les Montmartrois qui sont formidables. Il y a toujours un peu de musique, un mec avec un accordéon. Ils m'inspirent, et pas forcément parce qu'ils sont beaux. (...) Aujourd'hui, en regardant un film des années 60, on trouve tout beau parce qu'on a comme un filtre. Le filtre du passé qui s'est mis dessus. Et moi ce qui m'intéresse, c'est de filmer la vie d'aujourd'hui et de mettre le filtre du présent. Fixer le présent, voler le présent. » Il a tourné dans le restaurant La Mascotte, une scène de son film, *Les Souvenirs*, avec la regrettée Annie Cordy (Madeleine, la grand-mère) Michel Blanc (Michel, le fils), Mathieu Spinosi (Romain, le petit-fils). Celui-ci, jeune homme rêveur qui voudrait devenir écrivain, accepte un boulot de gardien de nuit dans un hôtel. Clin d'œil à Truffaut, le réalisateur reprend le plan de l'hôtel Alsina dans *Baisers volés*. Des films plus récents tels que *Dalida* (2005), *Django* (2016), ou encore *Tanguy, le retour* (2018), contiennent quelques références à Montmartre, et beaucoup d'autres. Les cinéphiles sauront en retrouver la trace, notamment en consultant leur collection de *18e du mois*. En piste. ● DOMINIQUE DELPIROU

Si vous souhaitez que soit abordé un sujet particulier relatif à l'histoire, et bien sûr en lien avec le 18e arrondissement, ou si vous souhaitez proposer un article à ce sujet – événement, personne, situation ... – merci d'en faire part à la coordinatrice de cette rubrique, Danielle Fournier (danielle.fournier@free.fr)

THÉÂTRE

DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE VERS LA LIBERTÉ

La vie d'une infirmière, à l'étroit entre les murs de l'hôpital psychiatrique et son envol vers une autre vie, sont mis en scène par Prune Lichtlé, comédienne montmartroise.

Quand je vois passer les gens, tous les gens dans la rue, [...] je les vois avec leur cage individuelle, leurs barreaux portatifs. C'est un ballet lugubre et triste. Il n'y a que les enfants qui n'en ont pas. Sur la scène, une comédienne s'habille, se déshabille, change de personnage à un rythme effréné. Elle se présente comme enfermée et on pourrait d'abord la croire internée, mais non, c'est l'infirmière d'un service de psychiatrie.

Prune Lichtlé incarne Anna, protagoniste du roman *Le journal fou d'une infirmière*, publié pour la première fois en 1975. « J'ai lu le livre il y a douze ans, mais je ne me sentais pas alors suffisamment mature pour jouer tous ces personnages », explique-t-elle. En 2018, elle reprend l'ouvrage et se lance dans une adaptation pour la scène.



Dans un dispositif simple, avec pour seul décor un placard-vestiaire qui impulse les changements d'ambiance, Anna raconte son univers. Elle dresse les portraits de ses patients, mais aussi ceux des soignants, de la surveillante générale – toujours un peu acariâtre – à l'interne un peu trop pédant. C'était dans les années 1960, alors que la profession d'infirmière prenait tout juste la relève des religieuses. La pièce le laisse entendre, avec ces patients qui font eux-mêmes le ménage ou l'évocation des premières

infirmières débarquant dans des « services d'hommes ».

Des aliénations multiples

Anna décrit également sa vie de femme divorcée, de mère, de compagne et les multiples aliénations qui l'accaparent. L'impossibilité de prendre soin de soi, le questionnement sur ses habitudes, son sentiment de culpabilité... Son rapport au travail enfin, « prisonnière du besoin de gagner sa vie. » Et l'actualité du texte saute alors au visage du spectateur.

Car toute la pièce s'avère être finalement l'histoire d'une lente libération, celle de l'auteure, qui fut infirmière en hôpital psychiatrique durant dix ans avant de s'orienter vers une carrière d'écrivain. La modernité et la justesse du jeu de la comédienne entraînent l'adhésion du public. On rit, parfois jaune, on s'indigne et expérimente avec Anna les limites de sa condition et le bonheur de les repousser. ● SANDRA MIGNOT

Au théâtre Montmartre Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient, métro Blanche ou Abbesses, 01 42 23 15 85, tous les mardis à 20h. Auteure : Anne Xavier Albertini, adaptation et interprétation : Prune Lichtlé, mise en scène : Thierry Jahn.

THÉÂTRE

CRISE DE NERFS

Entre humour et tragédie, trois courtes farces exaltent la pertinence du réalisme psychologique de Tchekhov.

Jacques Weber rouvre la scène du Théâtre de l'Atelier. Et s'il figure seul à l'affiche, il est néanmoins accompagné de deux acteurs : Loïc Mobihan et Manon Combes. Ensemble ils jouent trois farces d'Anton Tchekhov, sous la direction de Peter Stein.

Le chant du cygne raconte les confessions d'un comédien vieillissant aux derniers jours de sa vie. Ses belles heures, sa solitude, le manque de considération dont il s'estime victime, face à cette fosse « qui a bouffé 55 ans de sa vie ». Des trois œuvres,

ce n'est pas la plus appréciée du public. Le spectateur doit s'accrocher pour suivre ce vieillard qui rumine dans sa barbe et ressasse ses heures de gloire en récitant de la tragédie classique, accompagné d'un souffleur aux faux airs de lutin.

Vient ensuite *Les méfaits du tabac*, la conférence drôlissime d'un homme marié à la tyrannique gérente d'un pensionnat de jeunes filles, qui digresse rapidement sur sa vie personnelle. « Je suis devenu une nullité mais le plus heureux des pères. » Au moins une chose positive dans une vie de dépendance et de soumission. L'assistance se détend, le comédien progresse habilement dans le dévoilement de son personnage et excelle dans le registre comique, seul en scène.

Une demande en mariage réunit les trois acteurs. Qui font rire, là aussi, même si le jeu est parfois poussé à l'excès... Comme pour justifier le titre du spectacle ? Cet acte-là serait presque du vaudeville. En un peu plus d'une heure trente, les trois œuvres révèlent petits et grands travers des hommes, avec une réelle acuité. S.M.



Du mardi au samedi à 21h et le dimanche à 17h, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Anvers ou Pigalle. 01 46 06 49 24.

Magia Leticia Piantoni

PHOTOS

LES CORPS MORCELÉS DE MIGUEL RIO BRANCO

Dans ses premières photos, l'artiste brésilien, figure majeure de l'art contemporain de son pays, capture avec amour et poésie les corps et les visages.

Né dans l'immédiat après-guerre Miguel Rio Branco se veut d'abord peintre. Il rejoint cependant l'effervescence du New-York des années soixante pour étudier la photographie, complétant son cursus à Rio dans une école de dessin. Avant de retourner aux États-Unis pour réaliser des films expérimentaux. En parallèle il expose ses photos dès 1972, devenant en 1980 le correspondant au Brésil de l'agence Magnum.

Miguel Rio Branco refuse le côté documentaire de la photo, il capture des morceaux de vie, des bouts de réalité. On ne voit pas toujours le visage

de ses modèles. Il s'attache au soulier lamé à haut talon d'une danseuse de carnaval, au buste à peine voilé d'une femme, aux mains calleuses de joueurs de dominos.

A New-York, le jeune homme vivait déjà dans un quartier pauvre. Dans son pays, il va côtoyer pendant des mois les chercheurs d'émigration du Nordeste. Des hommes rudes et mal rasés qui auraient pu figurer dans un western spaghetti. Les femmes sont des prostituées souvent saisies dans l'encadrement d'une porte. Le photographe consacre un triptyque à l'une d'elles. Une chambre où les photos porno et les images de bellâtres du cinéma ou de la chanson peignent à recouvrir des murs lépreux. Devant un lit à la couette orange, une femme

se déshabille, sa tête est hors-champ, on l'aperçoit, furtivement, reflétée dans un miroir.

Espèce en déclin

En 1970, le photographe s'installe à Salvador de Bahia, dans le quartier du Pelourinho (le petit pilori). Jadis vivaient là des industriels du sucre dans de majestueuses demeures. L'œil de Rio Branco n'y contemple plus qu'un habitat délabré rongé par l'humidité. Il tisse des liens avec les gens du

coin, leur offre des tirages. Et même si l'on ne voit d'eux qu'une paire de jambes dans un pantalon jaune ou une silhouette dansant à contre-jour, ils sont fiers du résultat. L'artiste constate avec plaisir que, chez eux, ses photos sont affichées en bonne place.



Miguel Rio Branco/Magnum photo

Un étonnant portrait, intitulé *Les Trois grâces* occupe tout un pan de mur. Trois jeunes amérindiennes assises côte à côte fixent l'objectif. Elles portent des robes occidentales mais leur maquillage, leurs tatouages, leurs bijoux, rappellent leur origine. Sont-elles les derniers témoins d'une espèce en déclin ?

Trivialité et onirisme

Une suite horizontale de treize clichés confirme que Rio Branco aime photographier au ras du bitume. Une brique de lait écrasée dans le caniveau, des piles de journaux posées par terre, deux hommes tombés au sol en se bagarrant, et même un cul-de-jatte. Peut-être un clin d'œil à *Los Olvidados* de Buñuel.

Il cadre les corps de façon si serrée qu'on a parlé à son propos de « réalisme exorbité ». Le spectateur distingue les cicatrices, les ongles noircis, les déchets qui s'accumulent. Ces détails grossis à la loupe perdent paradoxalement de leur trivialité et se teintent d'onirisme. Le regard du Brésilien est résolument attiré vers le bas. Vers l'enfer ? En tous cas on ne trouvera pas la moindre portion de ciel dans son univers.

En novembre l'exposition se prolonge à la gare de l'Est où l'artiste présentera une installation inédite. ● MONIQUE LOUBESKI

Jusqu'au 6 décembre, Le Bal, 6 impasse de la Défense, métro Place de Clichy, le mercredi de 12h à 20h, du jeudi au dimanche de 12h à 19h, www.le-bal.fr

MUSIC HALL

UNE REVUE SEXY, POÉTIQUE ET SUBVERSIVE

Un show de grande qualité mêlant danse, performances, comédie, effeuillage très discret et jamais vulgaire.

Le Cabaret burlesque des filles de joie, comme l'a baptisé sa créatrice et maîtresse de cérémonie Juliette Dragon, porte bien son nom. Dans la belle salle des Trois Baudets, les sketches se succèdent en une revue de music-hall revisitée, avec des chorégraphies de groupes, solo, duo et trio sous le slogan évocateur « Toutes les femmes sont belles ». Il s'agit pour Juliette Dragon de « célébrer la beauté de la femme, de toutes les femmes, dans un spectacle sexy, drôle, subversif, trash et poétique avec des filles de talent. Et, elle ajoute, résolument féministe : « Je suis pour la réconciliation des genres, la mixité respectueuse et la tolérance de toutes les différences (âge, peau, culture, penchants...) ».

Confiance en soi

Se produire du côté de Pigalle, tout un symbole pour la troupe, puisque le mouvement de l'effeuillage burlesque y est né à la fin du XIXe siècle, un soir de 1894. Un numéro de Blanche Cavalli fit fureur mais aussi scandale



Ditler Bonin

au Concert Lisbonne, l'actuel *Divan du monde*, rue des Martyrs. Les numéros d'effeuillage ont essaimé ensuite dans différents cabarets jusqu'au célèbre *Moulin Rouge*.

Juliette Dragon produit et met en scène le cabaret avec l'association Collectif Surprise party créée en 2003. Formée aux différentes techniques, elle a été depuis près de trente ans, tour à tour danseuse, comédienne, chanteuse, productrice et directrice de l'Ecole des filles de joie : « On y étudie l'art de la séduction, on explore mille facettes de notre féminité qu'on ignorait ; on apprend ainsi aux femmes de tout âge à se débarrasser de leurs complexes pour s'aimer telles qu'elles sont, on prend confiance en soi et on s'aperçoit que mieux on est dans sa peau, mieux on est capable d'aimer les autres. C'est de l'art-thérapie scénique ludique et originale pour toutes, même les plus timides. »

Tout un programme ! Avec différents types de cours : « Tonus » de gym tonique ou douce pour se muscler et s'assouplir, et aussi « Glamour » où on développe son sex-appeal. Selon Juliette Dragon c'est « avant tout une question d'attitude et cela n'a rien à voir avec la corpulence, la couleur de peau ou l'âge ». D'après les participantes, on y rit beaucoup et on s'y fait beaucoup d'amies : avis aux amatrices qui « veulent explorer tout un imaginaire érotique avec un humour décalé, s'amuser des codes en les détournant, et se divertir avec audace et bienveillance ! » ● MARYSE LE BRAS

Aux Trois Baudets, le 10 octobre (les billets achetés pour la date du 27 mars restent valables) puis le 19 décembre. A partir de 19h ouverture du bar-restaurant, ambiance musicale, 20h30, scène ouverte avec la crème des artistes émergentes de la scène burlesque parisienne. 21h : spectacle du cabaret. De 10 à 15 €, 64 boulevard de Clichy, métro Blanche ou Pigalle, 01 42 62 33 33, lestroisbaudets.com

L'Ecole des filles de joie, cours le jeudi au centre FGO Barbara, 1 rue Fleury métro Barbès. <https://collectif-surprise-party.com/>

LIVRE

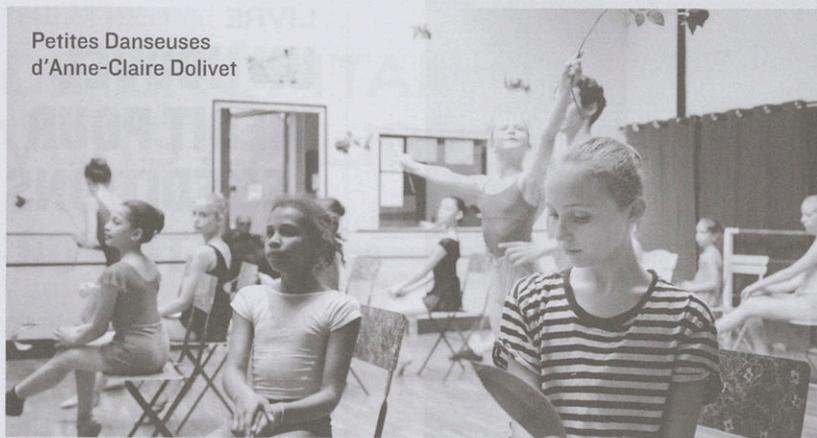
UN NOUVEL INÉDIT POUR LES ÉDITIONS GOUTTE D'OR

Valentin Gendrot, l'auteur de *Flic*, « l'histoire vraie d'un journaliste qui durant deux années, a infiltré la police française » a publié son livre aux éditions Goutte d'Or, dans la collection journalisme d'immersion. « On aime ce genre, qui emprunte les codes de la littérature pour aborder des sujets de société à travers des histoires écrites à la première personne. Cela donne des récits très forts, avec un impact lui aussi très fort, beaucoup plus important que celui d'un article », nous confie Clara Tellier-Savary, co-fondatrice et présidente de la maison d'édition. Cela demande du temps pour le journaliste et pour l'éditeur « très présent au niveau de l'enquête et de la rédaction. Un travail d'une année avec l'auteur car les sujets que nous traitons sont très sensibles. »

Cet éditeur qui dit « avoir toujours les oreilles ouvertes et savoir dire non », publie seulement trois livres par an mais avec un suivi unique en France. « On connaissait de loin l'auteur de *Flic*, donc on a eu connaissance de son projet en amont, même s'il s'est lancé sans éditeur. Nous l'avons rencontré tous les trois quand il était en train d'intégrer le commissariat du 19e. Une première version du texte nous est parvenue en novembre 2019 et l'édition définitive, après plusieurs versions, a été terminée en juillet 2020. »

Autant de temps de travail en secret sur le projet, pendant lequel la maison d'édition a accompagné régulièrement le journaliste pour mener à bien son projet. Plusieurs éditeurs travaillent sur des traductions, souvent anglo-saxonnes, mais il est assez rare d'avoir des inédits français. C'est ce qui passionne l'équipe qui publie en ce mois d'octobre une BD dont les droits ont été rachetés au Washington Post et qui sera co-éditée avec Disclose, à la fois média et ONG dans le journalisme d'investigation : « Trump et l'enquête russe ».

DANIELLE FOURNIER



Petites Danseuses d'Anne-Claire Dolivet

Ciné jeune public

MON PREMIER FESTIVAL

Du 18 au 28 octobre, au Louxor, 170 boulevard Magenta, métro Barbès-Rochechouart, cinemalouxor.fr

Pendant les vacances de la Toussaint, les enfants sont invités à leur « premier festival » de cinéma, pour tous les âges et tous les goûts ! Dessins animés pour

les petits (*La Boîte à malice, Le Bal des lucioles, Mr Chat et les Shammies, Nous les chiens*) et pour les plus grands (*Le Peuple loup, Les Enfants du temps*). Des films d'actualité : *Une Vie toute neuve, Petites Danseuses* (avant-première). Et bien sûr, de grands classiques : *L'Aventure intérieure, Les Temps modernes* et un ciné-concert Laurel et Hardy, accompagné au piano par Axel Nouveau, dans la belle salle Youssef Chahine. A.K.

Ateliers d'artistes

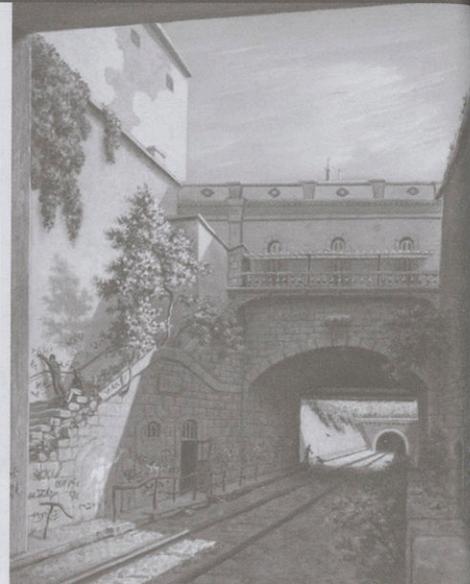
PORTES D'OR

Du 9 au 12 octobre, dans les ateliers d'artistes de la Goutte d'Or, métro Château Rouge ou Barbès-Rochechouart, portesdor.fr

Pépinière d'artistes (peintres, dessinateurs, sculpteurs, photographes, mosaïstes, stylistes, créateurs de bijoux...) qui y habitent et y travaillent, la Goutte d'Or ouvre les portes de leur ateliers. Un monde nouveau à chaque coin de rue !

Certains artistes de l'association proposent leurs créations lors d'une exposition collective jusqu'au 11 octobre au FGO-Barbara.

Les vernissages auront lieu dans les ateliers du parcours, le vendredi 9 octobre, à partir de 18h (se renseigner). Des affiches et plans de visite sont disponibles aux quatre points d'accueil principaux : atelier 55 rue Doudeauville, La Cave de Don Doudine 16 rue Myrha, atelier 11 rue Richomme, EGDO 25 rue de Chartres. A.K.



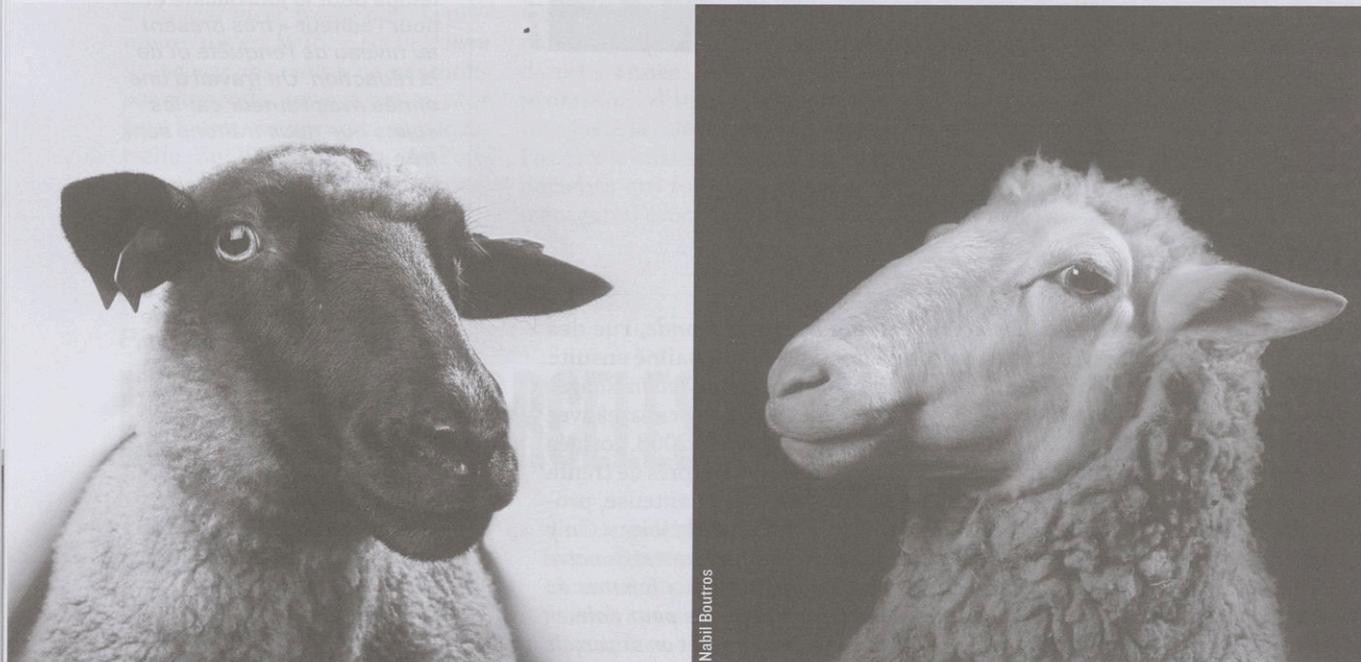
Peinture

AUTOUR DE LA PETITE CEINTURE

Du 6 au 18 octobre, à la Ville A des Arts, 15 rue Hégésippe Moreau, métro La Fourche, de 15 h à 20 h en semaine et de 13 h à 19 h le week-end, vernissage le 8 octobre, entrée libre.

Le peintre Jean-Paul Letellier, habitant du 18e, expose son travail consacré à la Petite Ceinture. Des vues presque naïves, aux couleurs quasi méditerranéennes qui surprennent par leur douceur et leur précision. L'artiste fut copiste au Louvre, restaurateur de tableaux et de monuments historiques, illustrateur dans la presse et l'édition et décorateur pour le théâtre et le cinéma.

Des animations (sur réservation au 06 13 75 62 97) seront également proposées : notamment un mini-concert avec Niquette et Louismic le dimanche 11 octobre à 16 h, ainsi qu'une conférence intitulée *Le verbe ou l'image ?* (par Jean-Paul Letellier) le samedi 17 à 16 h. S.M.



Nabil Boutros

Photo

CONDITION OVINE-CÉLÉBRITÉS

Jusqu'au 31 octobre, pont Saint-Ange, métro La Chapelle.

Des têtes de moutons, presque des visages, photographiés en studio, s'il vous plaît, observent les passant depuis les grilles du pont Saint-Ange. C'est l'œuvre de Nabil Boutros, artiste multifacettes, dont les 46 portraits accrochés visent à « questionner les phénomènes de masse qui annihilent tout sens critique dans nos sociétés, mais aussi la relation du spectateur au vivant, qu'il s'agisse de se nourrir ou de s'inscrire dans une pratique rituelle. » S.M.

Expo

GUERRE FROIDE

Jusqu'au 22 novembre, Galerie Dauphine, 132 rue des Rosiers, Saint-Ouen, métro Porte de Clignancourt.

Une exposition de la plus grande collection française d'objets provenant des services secrets soviétiques (KGB) et d'Allemagne de l'Est (Stasi) vient de débiter au premier étage du marché Dauphine aux puces de Saint-Ouen : Les invisibles de la guerre froide. Appareils photos miniatures, boutons de manchette dissimulant un compartiment secret, machine de chiffrement/déchiffrement des messages, appareil photo permettant une prise de vue latérale clandestine... De quoi vous transporter dans une aven-

ture à la James Bond. Ces pièces sont minutieusement rassemblées par une collectionneuse française qui préfère, elle aussi, rester dans l'ombre. J. D.



Florence Verrier

Chanson jeune public

DANS MA VILLE

Du 10 octobre au 3 janvier, au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt, les samedis (et mercredis des vacances scolaires) à 15 h, les dimanches à 14 h. Réservation : theatrelepic.com

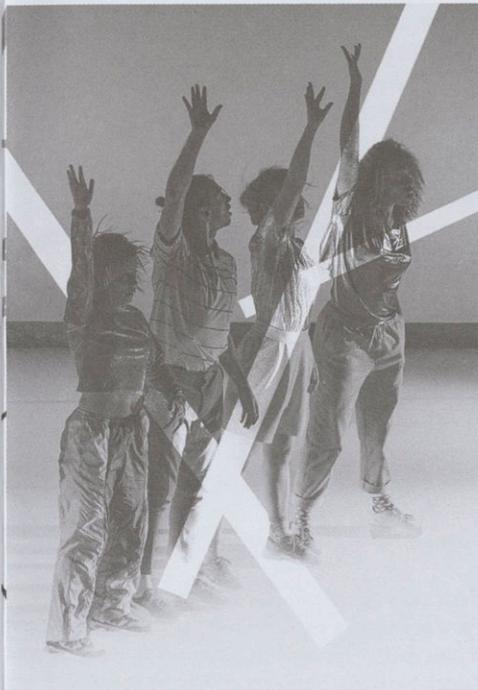
Noémie Brosset, alias Nomi Nomi, joue son album *Dans ma ville*, accompagnée du musicien Anthony Giraud, alias Toni Toni. De sa voix claire et perchée, la jeune femme chante une escapade dans Paris, de la balade au morceau rock en passant par la pop ou l'esprit plus traditionnel de la chanson française. Un décor coloré et lumineux, une mise en scène humoristique et parfois féérique de Gabrielle Laurens font de ce spectacle (50 minutes) un joli moment à partager avec les petits à partir de 4 ans. S.M.

Danse

AVIS DE TURBULENCES

Jusqu'au 20 octobre, à l'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47, etoiledunord-theatre.com

Au programme de cette seizième édition, des soirées partagées pour découvrir huit jeunes compagnies, entre hip hop et contemporain, entre sensible et énergique, entre humour et réflexion... il y en aura pour tous les goûts ! Un espace ouvert à l'exploration pour que la danse passionnée, transporte ou dérange, mais qu'elle ne laisse surtout pas indifférent. Entre autres, l'Etoile du Nord invite le festival ZOA (zone d'occupation artistique), avec MMDCD, performance de Christine Armanger et Beautiful Alien Object, d'Alessia Luna Wyss (20 octobre). A.K.



Événement

FÊTE DES VENDANGES

Du 7 au 11 octobre, à Montmartre et dans les huit quartiers, programme sur fetedesvendangesdemontmartre.com

Placé sous le thème du futur, cette 87e édition a dû se réinventer pour répondre aux mesures sanitaires. Le Parcours du goût, le Grand défilé et la chorale des enfants ont été annulés mais d'autres manifestations attendent les visiteurs, notamment le festival de musiques actuelles Décibels vendanges. Pourquoi pas l'Afrofuturisme à la Goutte d'Or, une balade dans le futur de la porte de La Chapelle, les arts numériques dans le quartier Grandes Carrières, lire l'avenir dans le marc de café (!) et, bien sûr, découvrir la nouvelle cuvée Goutte d'Or, le vin du futur, chez Don Doudine ! A.K.

ON NOUS ÉCRIT

Une enfance sous l'Occupation

Bonjour, je voulais remercier Patrice Markiewicz pour son bel article sur l'histoire des Juifs du 18e. Bien avant d'habiter dans l'arrondissement, je me souviens, enfant, d'être venu plusieurs fois, avec mes parents, rendre visite à ma vieille tante Georgette (Fourche, née Gottlieb), qui habitait dans le bas de la rue de Clignancourt et qui avait réussi à y traverser toute la guerre, aucun de ses voisins ne l'ayant dénoncée comme juive. Son frère, mon grand-père paternel (André Gottlieb) l'ayant été, lui, dans la bourgeoise Maisons-Laffitte, où il était entraîneur de chevaux de course ! Un petit reproche quand même : pourquoi ne pas avoir cité le magnifique récit autobiographique, « Rue Ordener, rue Labat », où la philosophe Sarah Kofman raconte son enfance dans le quartier durant l'Occupation ? Bien à vous,

GEORGES GOTTLIEB, 33 RUE MARCADET (juste en face de la Yeshiva de 1906, dont j'avais appris l'existence par une délicieuse vieille dame de mon immeuble, qui avait toujours vécu là, et qui m'avait raconté qu'elle s'amusait, enfant, « à regarder les Juifs, en face, qui faisaient leurs prières », gestes à l'appui !)

La réponse de la rédaction : *Merci de réparer cet oubli grâce à votre lecture vigilante. Le livre de Sarah Kofman est paru aux éditions Galilée en 1994 et a été réédité en 2015.*

Contre la piétonnisation

Cher 18e du Mois, j'ai eu le plaisir d'écrire quelques articles avec vous autrefois et je suis restée fidèle lectrice. Je voulais réagir à l'article sur la piétonnisation du quartier de la Goutte d'Or, où je réside depuis longtemps, paru dans votre dernier numéro (285). Je n'ai pas de voiture et me déplace à pied ou en transports en commun uniquement. Et pourtant je suis tout à fait opposée à la piétonnisation. Vous rapportez que les riverains présents à la réunion évoquée étaient majoritairement favorables. Je me demande bien ce qu'ils attendent de cette mesure. On peut être sûr qu'elle signera la mort des commerces d'alimentation exotique, des marchands de tissus et des tailleurs africains. C'est un vieux projet. On peut être aussi sûr que ces commerces seront remplacés par la monoactivité de restauration et que les rues seront transformées en tunnels de bars et de restaurants dont les terrasses, agrandies, multiplient les nuisances. Depuis vingt ans la piétonnisation est la seule idée des politiques pour les centres villes, grandes ou moyennes. Qu'a-t-elle produit ? A-t-on vu dans ces quartiers fermés à la voiture affluer les nouveaux résidents, les familles, venus profiter de ces espaces enfin « libérés » de la

voiture ? A-t-on vu s'y multiplier des commerces variés de proximité ? Pas du tout. Ces quartiers ont été désertés et voués au tourisme et au festif, les enseignes uniformes de boutiques de vêtements et de restauration rapide des années 90 cédant la place au « tout bars et restos à terrasses » depuis dix ans. En faisant des centres villes des espaces Disneyland, on ne lutte pas contre la voiture individuelle. Les habitants qui quittent les centres et s'installent en dehors s'empressent de s'équiper de voiture(s). Il serait temps d'avoir une réflexion sur cette vieille idée facile de la rue piétonne qui ne verdit rien du tout et contribue à la mort des rues comme espaces mêlant habitation, travail, commerce. Quand ma rue Polonceau deviendra piétonne et avant que les clients des terrasses ne pourrissent mes nuits, je m'en irai (à pied) vers un quartier où les voitures circulent encore.

FLORENCE BUTTAY

A propos de l'école Labori

Bonjour, j'ai lu votre article sur l'école Labori. (...) Il n'y a pas trois mais cinq classes cette année : trois classes d'élémentaire, deux classes de petites sections.

NASTASIA TARENTO

PE EN PETITE SECTION À L'ÉCOLE LABORI

Petite annonce

La Boîte blanche propose des séances mêlant yoga, pranayama et méditation (10 €) à La Goutte d'Or :

Dimanche 19 h à 21 h au studio RL, 11 rue Saint-Luc. Mardi et vendredi 8 h 35 à 9 h 45 au café Mah Boules, 14 rue de Jessaint. Mardi 12 h 30 à 13 h 30 et mercredi 10 h 30 à 11 h 30 en mix adultes-enfants (10 €/famille) à la Ressourcerie le Poulpe, 4 rue d'Oran.

Réservations : 06 60 40 56 07

Adhésion 5€ - À partir de 10 €, votre participation permet de financer des séances gratuites pour les écoliers de la Goutte d'Or.

Wanted !

Vous aimez écrire, vous êtes curieux, vous aimez votre arrondissement et vous rêvez d'intégrer l'équipe d'un journal libre et indépendant, fait par des habitants pour des habitants ? N'hésitez plus, rejoignez l'équipe du 18e du mois et ses bénévoles enthousiastes et motivés.

18dumois@gmail.com

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**


promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Lola Lafon est dans la vie comme sur la photo : présente et discrète, en équilibre et sur le fil, courtoise mais sans sourire inutile. Son dernier roman, *Chavirer*, est sur la liste finale des prix littéraires de la rentrée. Rencontre en terrasse.

A quoi tient le destin d'une écrivaine? Comment se tisse ce rapport si particulier aux mots, aux personnages, aux livres? Pour Lola Lafon, c'est peut-être dans une librairie de quartier et dans un rapport singulier à la France que l'histoire a commencé. Elle est née dans l'Hexagone en 1974 mais jusqu'à l'âge de 13 ans, pour elle « la France c'était un pays qui n'existait que dans les livres ». L'explication? Elle n'a que trois semaines quand ses parents, professeurs de français, partent exercer leur métier en Bulgarie et en Roumanie. Jusqu'à l'adolescence, elle revient presque chaque année en France et à chaque séjour, la même merveille: une matinée entière dans une librairie de quartier. « On allait faire le plein de livres, c'était un vertige, en acheter autant d'un coup! Longtemps la France était pour moi un pays de fiction, un pays qui n'existait que dans les livres... »

Retour en France

La famille revient définitivement quand elle a 13 ans. Lola Lafon se passionne alors pour la danse, comme sa dernière héroïne*: Cléo, 13 ans aussi, vivant à Fontenay-sous-Bois, dans une famille modeste, sans ambition. Cléo se rêve danseuse pro et va tomber dans les rets d'une Cathy si chic, si gentille, trop gentille, en quête de chair fraîche pour messieurs d'un certain âge.

Lola, elle, poursuit sa route, se cherche. Elle obtient un bac section danse, s'inscrit à la Sorbonne

Lola Lafon s'est construite autour d'une exigence: faire ce qu'elle aimait, la danse, la musique, l'écriture.

en anglais, part à New York danser et étudier l'art, revient à Paris. Continue de danser, chante dans un groupe de rock et plonge très jeune dans le militantisme. Un de ses premiers combats: la lutte contre le CPE (contrat première embauche aussi qualifié de « Smic jeune »). « J'avais besoin de faire quelque chose, pour reprendre ma vie en main, rencontrer des gens qui faisaient corps et bloc pour autre chose qu'eux-mêmes. »

“MARX DORMOY M'A FAIT AIMER PARIS A NOUVEAU”



ment on se reconstruit même sur des planches brinquebalantes. »

Lola Lafon s'est construite, elle, autour d'une exigence: faire ce qu'elle aimait, la danse, la musique, l'écriture. Bien sûr il y a eu « plein de jobs pourris, vendeuse, serveuse, interprète » — elle parle roumain et anglais. « Mon idée c'était de pouvoir vivre avec peu, pour ne pas être enchaînée. J'ai choisi ce luxe de faire ce que j'aimais. »

Elle a emménagé dans le 18e, à Abbesses, il y a une vingtaine d'années. « [Cet arrondissement] fait partie de mon histoire d'adulte, c'était mon tout premier studio seule. J'aimais la présence de la Commune dans ce quartier, la cohabitation des touristes et des habitants, les petites rues où j'ai plein de souvenirs, les côtés biscornus, la géographie. J'aimais trainer au milieu des gens qui se lèvent tôt le matin et qui croisent ceux qui ne se couchent pas de la nuit. » Après un détour par le 9e, elle est revenue dans le 18e il y a deux ans « avec une sensation de bonheur inconditionnel. Paris s'est trop gentrifié. Marx Dormoy m'a refait aimer Paris, j'y ai retrouvé un souffle incroyable! »

Prix à l'horizon ?

Aujourd'hui elle vit de son écriture, elle a le temps et elle le prend: deux ans et demi pour écrire son dernier roman. Un processus qui reste mystérieux. « J'emporte des carnets partout avec moi, j'y écris ce qui me passe par la tête, sans me censurer. C'est important de rester ouverte et de ne pas se juger. Paradoxalement quand on danse, alors qu'on s'observe sans cesse dans le miroir, on apprend à se détacher de son ego, on se regarde mais on apprend à se voir de loin. »

Ensuite, il faut travailler: « Je parcours mes carnets et souvent des images reviennent, comme une silhouette un peu lointaine qui se découvre peu à peu. Dans *Chavirer* c'est: qu'est-ce qui se passe quand, à 48-50 ans, un événement ressurgit du passé? Quand j'écris, je peux prendre des fausses routes très longtemps, passer six mois à construire un caractère. C'est comme une rencontre, plus je travaille, plus je connais le personnage. Il se transforme, je lui donne de la consistance, je le comprends peu à peu. »

Le thème des violences faites aux femmes la hante depuis longtemps. « Je me réjouis car depuis mon premier livre *Une fièvre impossible à négocier*, en 2003, ça a beaucoup changé. On parle de ces problèmes et même si des femmes n'arrivent pas à parler, ne peuvent pas raconter, elles savent qu'elles ne sont pas seules, qu'elles ne sont pas folles. Pour moi la littérature doit s'emparer de tous les terrains. »

Chavirer avance, de son côté, sur un terrain quasi conquis, avec un bel accueil critique, un vrai succès public et une promesse de prix qui la touche beaucoup: « Les prix, ça fait plaisir, heureusement on peut écrire sans en avoir, mais c'est hyper émouvant. Mes grands-parents étaient amoureux fous de la culture française, lui était Biélorusse et elle Polonaise. Mais elle ne savait pas écrire. Pour moi, c'est très impressionnant de remporter des prix. » ●

CATHERINE PORTALUPPI

Un engagement qu'on retrouve dans chacun de ses inoubliables personnages féminins: Landra, la jeune autonome antifa bouleversée par un viol dans *Une fièvre impossible à négocier*, Nadia Comaneci, la gamine surdouée dans *La petite communiste qui ne souriait jamais*, Patty Hearst l'héritière, la fille de milliardaire ultra-privilegiée qui bascule du côté de ses kidnappeurs dans *Mercy, Mary, Patty*.

Et maintenant Cléo, engagée dans la danse et dans un long chemin vers le pardon. Car Cléo, pour préserver son rêve, a accepté de jouer la rabatteuse pour Cathy auprès de ses copines de collège.

Pourquoi construire ses livres autour de personnages féminins?

« Parce que les femmes m'ont manqué dans les romans que j'ai lus. On écrit en fait ce qu'on voudrait lire. Ce sont des femmes qui se cherchent, font des zigzags, des détours, ne disent pas tout. Pas ce que j'appelle des personnages en carton, avec une seule façade. Elles cherchent comment faire, non pas pour dépasser un problème, une difficulté, ou un traumatisme, je ne sais pas si on dépasse... mais pour avancer. C'est ce qui m'intéresse: savoir com-

**Chavirer*, 345 pages, aux éditions Actes Sud.